

de ligne

en ligne

# 21

dossier

## École sensible

le magazine de la Bibliothèque publique d'information | octobre-décembre 2016

exposition

## Gaston, au-delà de Lagaffe

en image

## *Le Canard enchaîné*

controverse

## La cause animale

# sommaire

page 3 **vous avez la parole**  
Drôle d'endroit pour une révolte

page 4 **en bref**

page 5 **exposition**  
Gaston, le cauchemar du rédac' chef

page 8 **au Centre**  
Cecilia Bengolea et François Chaignaud,  
danses mêlées

page 10 **controverse**  
La condition animale, par Florence Burgat

page 12 **dossier : école sensible**  
• L'école, sur le fil des émotions,  
par Laurence Cornu  
• France / Angleterre – accueillir l'élève  
ou l'enfant à l'école ?, par Maroussia Raveaud  
• Entre les murs, par Maurice Mazalto  
• « Saisir l'invisible de la transmission »,  
entretien avec Clara Bouffartigue  
• Changer l'école pour changer le monde,  
entretien avec Joanna Grudzinska  
• Qu'ils puissent..., rencontre avec Soufiane Djellal  
• *Incipit*, par Tanguy Viel

page 24 **tendance**  
« Car je est un autre »,  
interview de Philippe Bertrand

page 26 **en image**  
*Le Canard enchaîné*, de l'encre et des plumes

page 28 **venez!**  
• Prendre la mesure des choses, avec Sabai Anouk Ramedhan-Levi  
• La science, plus claire sur le net ?

page 32 **ligne d'horizon**  
(Re)trouver sa voie dans la cité

page 35 **votre accueil**  
Les lecteurs, la bibliothèque et le documentariste

# édito

## À l'école de Gaston

Face à certaines situations ubuesques du monde du travail me reviennent souvent avec amusement des réminiscences des albums de Franquin, que je dévorais enfant avec un rare délice. Si Gaston Lagaffe ne cesse de dynamiter au fil de ses aventures le carcan sérieux des adultes (fidèle à lui-même, vous le verrez d'ailleurs envahir comme bon lui semble les pages de ce numéro !), la réalité n'est pas tendre avec les doux rêveurs. Les jeunes lecteurs de BD le pressentent bien, eux qui mesurent, à travers le comique poétique des « gaffes » de Gaston, la confrontation de points de vue parfois irréconciliables.

Heureux hasard du calendrier, juste avant d'ouvrir en décembre prochain notre exposition « Gaston, au-delà de Lagaffe », la Bpi consacre sa participation au Mois du film documentaire à la thématique de l'école, avec le cycle « Épique école » en novembre. Comme le montre notre dossier « École sensible » qui présente cette programmation, les films proposés rendent compte des tensions déjà anciennes entre les partisans d'une pédagogie soucieuse de l'enfant, de ses émotions et de sa créativité, et un système éducatif de masse qui peine à évoluer, malgré les initiatives de nombre d'enseignants.

Avec le recul, on peut voir dans le personnage de Gaston, et ce dès son apparition dans *Spirou*, un précurseur d'une pédagogie iconoclaste et ludique, capable de faire le lien entre le monde des enfants et celui des adultes, y compris en soulignant leurs logiques contradictoires. Or, notre exposition va prendre place dans une bibliothèque qui n'a de cesse de proposer à tous de nouvelles façons d'apprendre, comme en témoigne la riche actualité de cet automne : 4<sup>e</sup> édition du festival *Press Start : anatomie des jeux vidéo* ; cycle de rencontres « Einstein 100 ans après... La théorie de la relativité générale, l'univers et nous » ; présentation de l'œuvre *Measure for Measure* de l'artiste italo-indonésienne Sabai Anouk Ramedhan-Levi et du biologiste Ariel B. Lindner, projet alliant liberté et statistiques ; colloque « Animalement nôtre : humains et animaux aujourd'hui ».

Avant de vous laisser prendre connaissance de tous ces passionnants événements grâce à *de ligne en ligne*, je souhaite remercier tout particulièrement l'écrivain Tanguy Viel, qui nous a fait l'amitié de nous proposer pour ce numéro un texte inédit, *Incipit*, décrivant avec finesse et grand talent les relations enfants/adultes à l'œuvre dans l'exercice faussement lisse de la photo de classe.

**Christine Carrier**

Directrice de la Bibliothèque publique d'information

# vous avez la parole

## DRÔLE D'ENDROIT POUR UNE RÉVOLTE

Fin avril, la Bpi a organisé une « bibliothèque vivante » dans le cadre du festival Hors Pistes du Centre Pompidou dédié cette année à l'art de la révolte. Les visiteurs étaient invités à engager un dialogue avec des militants autour de leurs engagements. La lecture devenait une réelle rencontre.



**Frédéric,**  
50 ans, secteur  
associatif

En rencontrant une danseuse militante, j'ai compris comment l'art essayait d'interpeller le public sur des questionnements qui concernent toute l'humanité.

J'ai trouvé sympathique l'idée du salaire universel qui donne du temps pour donner du sens. Je ne pouvais pas imaginer la vie sans travail car le travail est épanouissant, mais aujourd'hui il est associé à la souffrance. Il faut se repositionner sur les valeurs du vivre ensemble.

Avec cet « art de la révolte », l'institution ne se positionne plus comme une fabrique de spectateurs, mais comme fabrique d'acteurs.



**Patrick,**  
64 ans, retraité

J'ai pu échanger avec une militante écologiste qui vit dans un

lieu collectif à Montreuil et qui m'a expliqué l'engagement partagé par ses habitants. C'est un choix assumé de vivre autrement. Je trouve intéressant de rencontrer quelqu'un qui met en actes ses idées, dans sa vie concrète, pour être en accord avec une vision globale du monde.



**Giordani,**  
25 ans, étudiant  
en histoire  
de l'art

Je suis italien, j'étudie à Rome et suis à Paris dans le cadre du programme Erasmus. J'ai choisi de dialoguer avec une militante anti-nucléaire et pro-décroissance. Nous n'avons pas de centrales nucléaires en Italie mais vu leur nombre en France, nous nous sentons concernés par cette question. J'ai appris beaucoup de choses au cours de cet échange, cela a renforcé mes convictions. Je trouve ce dispositif génial.



**Azzedine,**  
72 ans, retraité

Je viens à la Bpi consulter des documents pour un master 2 que je prépare sur la fermeture de Renault-Billancourt et ses conséquences pour les travailleurs. C'est une bonne chose d'individualiser la rencontre. Cela permet un dialogue réel qui évite le côté théâtral d'un débat avec un orateur face à une foule. J'ai été surpris qu'une trotskiste du Parti communiste, aussi engagée contre le système, joue le jeu des institutions en acceptant cette proposition de la Bpi.



**Jean-Luc,**  
50 ans, enseignant  
- metteur en  
scène

J'ai trouvé intéressant quand le militant d'Attac nous a parlé de sa situation concrète. J'ai appris qu'il était au RSA et qu'il mettait à profit son temps libre pour s'informer.

J'ai été enseignant en hôpital psychiatrique et j'organise des missions auprès de femmes en milieu carcéral, cela relève un peu d'une même forme de militantisme de terrain.

Le livre, c'est très important. Mais le plus important, c'est l'échange autour des livres.

Propos recueillis par  
**Florian Leroy** et **Lorenzo Weiss**, Bpi

# en bref



© Hervé Veronèse - Centre Pompidou



CCo Public Domain



© Presses de Sciences Po



Der moderne Buchdruck de Irenhard Schulz, CC 3.0 by Schlotz & Friends Sensai, a agency of Walk of Ideas

## SUSPENSE...

Alors que Constance s'ennuie ferme dans son 16<sup>e</sup> arrondissement parisien, elle est enlevée par une bande de personnages improbables et séquestrée dans une maison isolée de la Creuse à des fins d'entraînement. Sa mission : « déstabiliser la Corée du Nord » ! Le lecteur, lui, suit, fasciné, la charmante héroïne à travers ses aventures extravagantes.

Avec *Envoyée spéciale*, Jean Echenoz s'amuse au roman d'espionnage. Plus que jamais malicieux, cultivant l'art de la digression, il secoue les règles du genre avec talent pour notre plus grand plaisir.

### Cycle Littérature en scène

Lecture d'*Envoyée spéciale* de Jean Echenoz (éditions de Minuit, 2016) par **Éric Ruf**, de *la Comédie française*

Lundi 14 novembre  
20 h, Grande Salle

## ÇA SE DISCUTE !

Comment le débat naît-il et se structure-t-il dans la société ? Comment la controverse s'organise-t-elle ? Comment amener des points de vue à se rencontrer, à dialoguer, à se confronter pour mieux faire avancer les idées ? Quel(s) rôle(s) pour les revues aujourd'hui ?

Une soirée d'interventions critiques, de performances et de tables rondes avec les revues *Hermès* (CNRS) et *Vacarme*, pour mieux réfléchir et... mieux débattre !

Soirée organisée en partenariat avec Ent'revues, *Hermès* et *Vacarme*

Cycle Place aux revues  
D'accord, pas d'accord.  
Consensus et dissensus  
dans l'espace public

Lundi 28 novembre  
19 h, Petite Salle

## ÉCLAIRAGES À LIRE SUR BALISES

La majorité des États du monde sont des « petits États », par leur taille et leur population. Malgré leur poids politique limité sur la scène mondiale, ils tentent d'agir à travers des engagements multilatéraux variés.

### Cycle Enjeux internationaux Petits... mais costauds !

Quelle diplomatie pour les « petits États » ?

Avec :

**Auriane Guilbaud**, maîtresse de conférences en science politique à l'Institut d'études européennes de l'université Paris 8

**Delphine Alles**, professeur de science politique à l'université Paris-Est Créteil (UPEC)

**Delphine Placidi-Frot**, professeur de science politique à l'université Paris-Sud (Faculté Jean Monnet)

Rencontre animée par :

**Alain Dieckhoff**, directeur du Centre de Recherches internationales, (CERI - Sciences-Po)

Lundi 21 novembre  
19 h, Petite Salle

Cycle conçu en partenariat  
avec le CERI-Sciences Po

La littérature germanique contemporaine est souvent méconnue en France. Balises propose un dossier qui présente les grands mouvements et quelques incontournables, du *Gruppe 47* à la *Frauhleinliteratur* en passant par le *Kriminalroman*.

Au fur et à mesure de nos lectures et de nos découvertes, ce dossier sera enrichi par d'autres présentations, à partager avec tous les amoureux de la littérature.

**balises**  
la bibliothèque de la bibliothèque publique d'information

[balises.bpi.fr](http://balises.bpi.fr)

# exposition

Gaston, au-delà de Lagaffe  
du 7 décembre au 10 avril  
Espace Presse, niveau 2

## GASTON, LE CAUCHEMAR DU RÉDAC' CHEF

**Gaston Lagaffe est né dans les pages du magazine *Spirou*, puis il est devenu le héros d'une bande dessinée qui avait pour cadre la rédaction imaginaire de *Spirou*. Son créateur, Franquin, a habilement joué de cette mise en abyme et des interactions entre fiction et réalité pour en faire un ressort humoristique, et sortir son héros des limites habituelles de la bande dessinée.**

Aussi soignée soit-elle, la publication en albums des épisodes de *Gaston* ne rend pas véritablement compte des débuts du personnage. Il faut se souvenir qu'il est né dans les pages d'un hebdomadaire pour enfants.

Tout commence comme une blague. Un jour de janvier 1957, André Franquin propose à Yvan Delporte, le rédacteur en chef de *Spirou*, de faire dans le magazine « un héros sans emploi ». Il précise : « On pourrait faire un héros de bande dessinée qui ne serait pas dans une bande dessinée. Et alors, comme il n'aurait rien à faire, il ferait des gaffes et saboterait le journal par ses maladresses. »

### Premières apparitions

Dans le numéro daté du 28 février 1957, les lecteurs de *Spirou* découvrent d'abord des traces de pas en bordure de page. Dans un coin, un jeune homme qui replace nerveusement son nœud papillon se tient sur le seuil de la rédaction de *Spirou*. Cheveux courts, costume et chaussures de ville, le jeune homme semble bien sous tous rapports. Aucune explication n'accompagne cette entrée.

La semaine suivante, les lecteurs retrouvent le personnage dans un coin de page, toujours un peu hésitant mais la chemise ouverte, débarassée du nœud papillon. Encore une semaine et le voilà affalé sur une chaise. Il a changé de style vestimentaire et porte à présent un jean et un pull à col roulé. Le personnage s'installe, s'allume une cigarette.



Franquin © Dargaud - Lombard 2016

Avec un sens aigu de la mise en scène - on parlerait aujourd'hui de *teasing* - Franquin et Delporte éveillent au fil des semaines la curiosité des lecteurs. Ce sont d'abord Spirou et Fantasio qui, en bas de la rubrique « Sports », surmontés d'un grand



Première gaffe de Gaston dans *Spirou*...  
... et première colère de Fantasio

point d'interrogation, observent Gaston avec circonspection. Puis, Fantasio prend le parti d'avertir les lecteurs : « Attention ! Depuis quelques semaines, un personnage bizarre erre dans les pages du journal. Nous ignorons tout de lui. Nous savons simplement qu'il s'appelle Gaston. Tenez-le à l'œil ! Il m'a l'air d'un drôle de type ! »

Gaston, longue silhouette d'échalas, nez en forme de pomme de terre, épaules voutées, est né.

Six semaines après son apparition, il prend enfin la parole. Mais il répond de façon tellement évasive à l'interrogatoire de Spirou que les lecteurs n'en savent pas beaucoup plus.

« - Qui êtes-vous ?

- Gaston.

- Qu'est-ce que vous faites ici ?

- J'attends.

- Vous attendez quoi ?

- J'sais pas... j'attends... »

### Le sabordage peut commencer

Dès la semaine suivante, Gaston renverse de l'encre sur le concours hebdomadaire. Cette première gaffe fait partie intégrante du jeu, les lecteurs doivent retrouver les mots tachés par la maladresse de Gaston. Une autre fois, Gaston se place devant l'objectif, cachant de sa tête bien ronde tout un texte. Fantasio et la rédaction multiplient les communiqués pour expliquer les bévues de Gaston, s'excuser auprès des lecteurs et, désespérés, demander conseil : « Nous avons parmi nous un héros sans emploi ! Que devons-nous faire ? Que pouvons-nous lui confier ? », entretenant ainsi une réjouissante interaction entre fiction et réalité.

Pendant neuf mois, Gaston sème la pagaille dans les pages du journal à la grande joie des jeunes lecteurs. Il libère des souris blanches qui envahissent les marges du magazine, il tente même un putsch, le 17 octobre 1957, en cherchant à remplacer le titre *Spirou* par une pancarte à son nom.

QUI ÊTES-VOUS ?  
GASTON.  
QU'EST-CE QUE VOUS FAITES ICI ?  
J'ATTENDS.  
VOUS ATTENDEZ QUOI ?  
J'SAIS PAS... J'ATTENDS...  
QUI VOUS A ENVOYÉ ?  
ON M'A DIT DE VENIR...  
QUI ?  
SAIS PLUS...  
DE VENIR POUR FAIRE QUOI ?  
POUR TRAVAILLER...  
TRAVAILLER COMMENT ?  
SAIS PAS... ON M'A ENGAGÉ...  
MAIS VOUS ÊTES BIEN SÛR QUE C'EST ICI QUE VOUS DEVEZ VENIR ?



Quand Spirou rencontre Gaston...

## Gaston rentre (presque) dans les cases

Ces dessins humoristiques égrenés au fil des pages ont leur limite. À la fin de l'année 1957, Franquin, avec l'aide de Jidéhem, décide de développer son personnage et de lui donner sa propre bande dessinée. On peut y voir à la fois une consécration et un renoncement. En 1986, l'auteur confie : « L'idée était de ne pas en faire un personnage de bande dessinée. Le fait pour lui d'avoir sa propre série a consisté en somme à trahir ses origines ».

La bande dessinée est d'abord publiée sur deux *strips* en bas de page, avant de passer sur une demi-page en 1959. Censée représenter l'activité d'une rédaction, elle se limite, au début, aux échanges entre Fantasio et Gaston. Entre le rédacteur en chef, sérieux, occupé, irritable et irrité – comme tout rédacteur en chef ! – et le garçon de bureau, mou, maladroit, hypersomniaque se rejoue l'éternelle complémentarité du clown blanc et de l'auguste.

Dans un décor minimaliste, le contexte du travail d'une rédaction apparaît discrètement. Fantasio recherche sa chronique qui a mystérieusement disparu ; Dupuis, trait d'union entre la vraie rédaction et l'imaginaire, téléphone... ou licencie Gaston !

Pendant plusieurs semaines, entre décembre 1959 et janvier 1960, *Spirou* paraît sans Gaston. Jusqu'à ce que Fantasio pris de remords lance un appel aux lecteurs : « Écrivez tous, en masse, par milliers, écrivez à M. Dupuis de reprendre Gaston. » L'appel est entendu : plus de 7 000 lettres seront reçues, et Gaston est réintégré à l'équipe en janvier 1961. Le héros sans emploi est devenu une véritable star.

## Les voies de l'anti-conformisme

Parallèlement à la bande dessinée, les animations rédactionnelles ont donc continué. Imaginées par Franquin et Delporte, elles jouent sur les frontières de la réalité et de la fiction. Ainsi, dans le numéro du 20 septembre 1962, Gaston menace son créateur de se mettre en grève ou de travailler pour la concurrence. En 1965, une nouvelle rubrique « En direct de la rédaction » est créée pour accueillir les commentaires d'une rédaction affligée par les gaffes de Gaston.

La série s'agrandit. D'une part, elle occupe à partir de 1966 une pleine page du magazine ; d'autre part, elle accueille de nouveaux personnages : Monsieur De Mesmaeker, l'homme aux contrats ; Monsieur Boulier, chef de la comptabilité ; le rédacteur Prunelle et le dessinateur Lebrac ; des secrétaires – dont Mademoiselle Jeanne – et d'autres encore, extérieurs cette fois-ci à la rédaction... L'horizon de Gaston s'élargit, il quitte de plus en plus son bureau.

Gaston continue cependant à faire entendre au sein d'une rédaction fictive, mais dans les pages du magazine, la voix dissidente et anticonformiste de son créateur. Par exemple, il s'insurge régulièrement contre les maquettes d'avions militaires qui accompagnent certains numéros.

En 1977, André Franquin et Yvan Delporte créent *Le Trombone illustré*, supplément de *Spirou* totalement indépendant de ton et d'esprit. Pour annoncer sa sortie, ils ont une nouvelle fois recours à une animation gastonienne. Le 10 février 1977, les lecteurs de *Spirou* découvrent de mystérieuses empreintes de pas...

Marie-Hélène Gatto, Bpi



### À nos lecteurs :

Au moment où nous mettons sous presse, nous constatons que Gaston a repris ses anciennes pratiques. Il est malheureusement trop tard pour y remédier. Nous vous prions d'accepter nos excuses.

La rédaction de *de ligne en ligne*

L'exposition « Gaston, au-delà de Lagaffe » met en avant l'histoire de ce personnage atypique et sa place singulière dans l'histoire de la bande dessinée. Elle permet aussi de découvrir le regard que Franquin portait sur les évolutions de la société des années 1960-1970.

De nombreux dessins originaux, des planches de bande dessinée restaurées dans leurs couleurs, des pièces d'archives : photographies, documents audiovisuels... sont présentés.

# au Centre

Création 2016  
1<sup>er</sup>, 2, 3 décembre – 20 h 30  
4 décembre – 17 h  
Grande Salle  
avec le Festival d'automne à Paris

## CECILIA BENGOLEA ET FRANÇOIS CHAIGNAUD DANSES MÊLÉES

Inspiré du *dancehall*, culture musicale et chorégraphique contestataire de la Jamaïque, et mêlant simultanément danse et chants polyphoniques anciens, le nouveau spectacle de **Cecilia Bengolea** et **François Chaignaud** s'inscrit dans la continuité de leurs précédentes créations. Celles-ci mélangent, rapprochent, combinent des éléments venus d'horizons historiques, géographiques et esthétiques différents. Alors qu'ils peaufinent leur prochain spectacle, les danseurs-chorégraphes reviennent sur ce qui anime leur recherche.

**Dans *Sylphides* (2012), vos corps étaient mis sous vide dans des poches de latex. Jusqu'où peut-on mettre le corps à l'épreuve dans la danse ?**

**François Chaignaud (FC) :** La question des limites est ennuyeuse. Parce qu'elle fétichise en même temps l'ordre et sa transgression.

*Sylphides* est une expérience à la fois concrète, spirituelle, visuelle, et chorégraphique. Une forme de preuve de danse en milieu hostile. Et même, c'est peut-être là où elle semble la moins probable que la danse est la plus puissante.

Je ne comprends pas l'opposition entre danse et performance, qui sonne souvent comme un moyen d'opposer la danse – supposée routinière et prévisible – à la performance, qui serait seule du côté de l'instant, du danger et de l'imprévu. *Sylphides* et *Dub Love* (2015) sont des pièces chorégraphiées, dansées, qui s'appuient sur un coefficient de réalité élevé, donné par la situation (sous vide, sur pointes, etc.). Mais je crois que cette articulation peut se retrouver dans d'autres styles de danse. Je la recherche toujours !

**Cecilia Bengolea (CB) :** Si seulement l'être humain pouvait avoir l'humilité de disparaître un moment pour que la nature reprenne ses forces ! C'est avec cette intention que l'on disparaît dans l'enveloppe de latex dans *Sylphides* ou dans la concentration extrême de l'effort d'une danse utopiste, dans *Dub Love* et *Danses libres*.



*Sylphides*

*Sylphides*

**Avec *Altered Natives Say Yes To Another Excess — TWERK* (2012), vous mélangez des influences de danses urbaines, modernes, classiques sur des sons issus du Grime<sup>1</sup>. Faites-vous une différence entre danse savante et danse populaire ?**

**CB :** Il y a un savoir-faire dans toute danse. Selon moi, toutes les danses sont savantes et certaines sont plus populaires que d'autres.

**FC :** Cette distinction existe dans la réalité et n'est qu'un des effets secondaires de la construction de nos sociétés occidentales, capitalistes, (post)coloniales. En revanche, le terme de « danse savante » semble impliquer que les autres formes de danse ne nécessitent pas de savoir, ou seraient spontanées, ignorantes et, partant, inférieures en dignité et contenu. Cette hiérarchie est honteuse, et les savoirs corporels, chorégraphiques, somatiques, ne sont pas le privilège de celles et ceux qui ont le pouvoir.

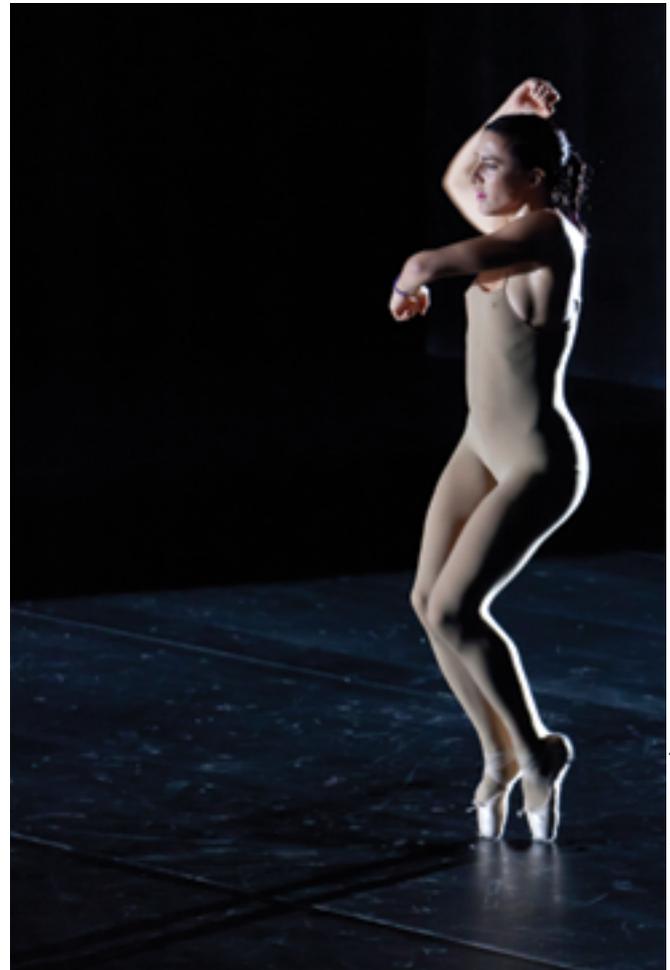
**Avec *Danses libres*, vous avez renoué avec un chorégraphe tombé dans l'oubli. Quel rôle joue le patrimoine chorégraphique dans vos créations ?**

**CB :** L'Histoire de l'Art et de la Danse, avec des majuscules, est souvent juste une question de marché ou de réseau. Personnellement, j'adore les artistes inconnus, qui n'appartiennent à aucun patrimoine. C'est pour cela que découvrir la richesse du répertoire de François Malkovsky, danseur naïf ou brut, a été si inouï. Il n'apparaît dans presque aucun livre d'histoire de la danse et il a créé un univers des gestes, rythmes et pensées très spécifique.

**FC :** Alors que notre présent est à la fois mondialisé et ségrégué, l'histoire de la danse dessine la possibilité d'éprouver des fraternités, de se trouver des sœurs et frères d'art. *Danses libres* est un spectacle à partir du répertoire de François Malkovsky. Fasciné par Isadora Duncan, il a consacré sa longue carrière à

créer et enseigner son style de « danse libre » – entièrement mû par le désir de représenter un homme émancipé, désaliéné, en contact avec la nature. L'histoire de la danse est opaque, difficile à écrire et à faire sentir – si bien qu'elle se résume souvent à quelques grandes figures, mythiques et aveuglantes. La possibilité d'accéder à François Malkovsky, via l'enseignement de Suzanne Bodak ou d'autres de ses disciples, est aussi une manière de s'approcher d'une figure que l'historiographie a construite comme mineure, secondaire. Le patrimoine m'intéresse quand il n'est pas le ressassement infini des mêmes figures consacrées par la légende, mais quand il permet d'entendre les bruissements plus sourds et plus vitaux de toutes celles et ceux qui ont partagé la passion de la danse, qui par nature demeure mystérieuse, fuyante.

**Jérémy Desjardins et Marie-Hélène Gatto, Bpi**

*Dub Love*

<sup>1</sup> Musique électronique née dans l'est de Londres dans les années 2000, le Grime (« crasse » en français) combine, malaxe, et transforme des sons issus du *dancehall*, du hip-hop et de la *UK-Garage*.

# controverse

## LA CONDITION ANIMALE

**Animalement nôtre : humains et animaux aujourd'hui**  
Colloque  
2 et 3 décembre  
de 14 h à 21 h  
Petite Salle

**Sujet d'actualité et de débats passionnés, la condition animale oppose depuis des siècles deux traditions philosophiques, dont découlent un statut et des droits pour les animaux diamétralement différents. La philosophe Florence Burgat retrace les éléments du débat et plaide pour que la sensibilité animale soit enfin complètement reconnue.**

À la faveur de récents scandales médiatisés, la condition animale est entrée dans le débat public. Grâce aux informations délivrées sur la détention, les mutilations et la mise à mort des animaux, chacun est invité à réfléchir à ses habitudes de consommation, desquelles dépendent la pérennisation ou le déclin de certaines activités. Depuis quelques années en effet, articles de fond et enquêtes sont consacrés aux usages, le plus souvent meurtriers, auxquels les animaux sont légalement soumis, dans les élevages, les abattoirs, les laboratoires, mais aussi sur les terrains de chasse et les zones de pêche, dans les arènes... Il faut ajouter à ces usages plusieurs formes de captivité qui soit précèdent la mise à mort, soit constituent l'unique horizon des animaux : zoos, cirques, delphinariums, aquariums, élevages, animaleries... Un constat s'impose avant toute analyse : jamais l'humanité n'a fait autant et en si grand nombre souffrir les animaux qu'aujourd'hui, que ceux-ci soient domestiques, tenus en captivité ou sauvages, alors que nos connaissances sur leurs dispositions biologiques et psychologiques n'ont jamais été aussi précises et aussi dissuasives. Enfin, jamais l'humanité n'a eu si peu besoin des animaux pour sa survie ou même son développement. Tel est le paradoxe de notre époque.

### Une controverse ancienne

La controverse, c'est-à-dire la dispute argumentée, concernant le statut des animaux est aussi ancienne que la philosophie, qui n'a pas attendu l'industrialisation du traitement des animaux pour s'interroger sur la légitimité de leur appropriation violente, notamment pour en déguster la chair. (La mise à mort d'animaux dans des situations de survie alimentaire ou de légitime défense

n'est pas ici en cause.) Dès l'antiquité grecque, partisans des droits des animaux et partisans de leur exclusion de tout droit et de toute considération morale s'affrontent. Quels sont les arguments en présence ?

### La prééminence de l'homme

D'un côté, les stoïciens (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. - II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.), comme les épicuriens (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), estiment que s'il est vrai que les animaux ont le souci d'eux-mêmes, que manifestent la fuite de ce qui nuit à leur existence et la recherche de ce qui concourt à leur épanouissement, et qu'ils ont donc de ce fait conscience d'eux-mêmes, il ne s'agit que de dispositions naturelles qui ne doivent rien à une quelconque intelligence. Les mêmes conduites s'expliqueraient pour l'homme par l'intelligence, pour les animaux par la nature. Stoïciens et épicuriens excluent les animaux de la sphère de la considération morale et rejettent l'idée que les hommes doivent se comporter avec justice à leur égard. Cette perspective continue de nourrir la position de l'« humanisme juridique », selon laquelle seuls les hommes ont des droits, tandis que les animaux sont déclarés disponibles pour tous les usages possibles. La sensibilité des animaux, le fait qu'ils aient un intérêt à ne pas être maltraités, enfermés, mutilés ou tués, et qu'ils tendent, comme les humains, à persévérer dans leur existence, n'est pas prise en compte.

## L'animal-machine

Il revient à René Descartes (XVII<sup>e</sup> siècle) d'avoir fourni à cette perspective — et pour longtemps — sa plus forte assise, en assimilant les animaux à des machines. Si l'animal est une machine qui ne sent rien, aucun problème moral n'est en effet posé par son exploitation violente. Descartes prend pour point de départ le dualisme des substances : il n'existe que deux substances — la pensante et l'étendue —, parfaitement hétérogènes l'une à l'autre, si l'on excepte le cas particulier de l'homme dans lequel une âme (substance pensante) est jointe à un corps (substance étendue). Dans la conception cartésienne, les animaux relèvent entièrement de la substance étendue, de sorte que la douleur, la joie, bref, l'ensemble des sensations et des émotions, décelables dans leur comportement, sont explicables par les seules lois qui régissent la matière. Les mouvements de douleur chez les animaux deviennent, dans le système cartésien comme dans l'esprit de nombreux scientifiques contemporains, des réactions machinales, non senties, non vécues par eux.

Cette conception s'est répercutée dans le droit, qui « soumet les animaux au régime des biens », en permettant par conséquent, sauf dans des cas particuliers, au propriétaire d'exercer un droit absolu sur ce bien particulier, notamment en le détruisant.

## La sensibilité, fondement des droits

De l'autre côté, une ligne de pensée, tout aussi présente au fil des siècles mais qui peine à imposer ses vues face à l'anthropocentrisme, reconnaît aux animaux une intelligence, mais surtout fait valoir que c'est la sensibilité, capacité à ressentir le plaisir et la douleur, à avoir des émotions, qui donne des droits. C'est d'ailleurs d'abord parce que l'homme est un être sensible qu'il a des droits fondamentaux : ne pas être enfermé, torturé ou tué pour le simple bon plaisir d'autrui, tandis que des droits particuliers sont issus de ses dispositions spécifiques (droit à l'éducation, droit de vote, par exemple). Si la sensibilité est au fondement des droits fondamentaux, alors l'être humain n'est pas le seul titulaire de tels droits. Dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), Jean-Jacques Rousseau énonce clairement ce principe : « Il semble en effet que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable que parce qu'il est un être sensible, qualité qui, étant commune à la bête et à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de ne pas être inutilement maltraitée par l'autre. » Ainsi est-ce de manière intrinsèque qu'un être sensible possède un droit contre autrui, que les philosophes du droit définissent volontiers comme un périmètre protecteur, dont l'une des illustrations est le panneau « défense d'entrer ».

## Faire respecter les droits

Or, puisque le législateur français vient de reconnaître aux animaux, plus expressément que par le passé, la qualité d'« êtres vivants et sensibles » (article 2 de la loi du 16 février 2015), mais aussi leur aptitude à ressentir « la douleur, la souffrance, la détresse et un dommage durable » (paragraphe 6 de la Directive 2010/63/UE du 22 septembre 2010), la plupart des usages qui les vouent massivement à l'enfermement et la mise à mort font figure de violation de leurs droits fondamentaux. Si ces usages sont légaux, ils ne sont pas légitimes.

**Florence Burgat**, philosophe

[Retrouvez ses publications en ligne](#)

**Le premier combat de la Société protectrice des animaux, créée en 1845 par Étienne Pariset, a été la protection des chevaux.**



*Tempête sous un crâne*, de Clara Bouffartigue (2012)

# dossier

# École

# sensible

Épique école  
Mois du film documentaire  
du 4 au 23 novembre  
Cinémas 1 et 2

En France, le sujet est sensible. Chacun a son idée sur ce que l'école devrait être, faire, et comment. Chacun a aussi sa propre expérience, subjective, de l'école qui s'exprime de manières différentes. Plaisir, ennui, peur, souffrances... Le spectre des émotions et du ressenti est large. En s'appuyant sur cette expérience à la fois commune et personnelle, nous avons voulu dans ce dossier explorer les liens entre émotions et école, à travers la parole de chercheurs, de pédagogue, d'enseignant et, à l'occasion du Mois du film documentaire, de documentaristes.



Dossier réalisé et coordonné par Caroline Raynaud,  
Catherine Revest et Marie-Hélène Gatto, Bpi

suite du dossier

# L'ÉCOLE, SUR LE FIL DES ÉMOTIONS

**La prise en compte des émotions dans le cadre des apprentissages n'est pas nouvelle. Son histoire n'est pas linéaire. Plusieurs fils s'entrecroisent : celui du discours institutionnel, celui du discours « scientifique », celui de la pensée pédagogique, et le fil des pratiques.**

Nous avons tous des souvenirs sensibles de l'école, et l'ennui (sous diverses formes, jusqu'à la souffrance) y est évoqué autant, sinon plus, que le plaisir. La manière française cultive davantage le discours de la discipline, de l'effort et du travail, peut-être à la suite du philosophe Alain.

L'émotion, qui couramment évoque le fait d'être troublé, avec d'éventuelles manifestations physiques (larmes, fébrilité, éclats de rire ou de colère...), en est venue à être considérée dans sa dimension d'« intelligence émotionnelle » plus que de trouble émotif, avec certains auteurs des neurosciences. Antonio Damasio pointe ainsi « l'erreur de Descartes » qui (pour autant auteur des *Passions de l'âme*) aurait négligé ce facteur dans sa conception de la pensée. La question reste complexe : l'émotion nous alerte ou nous trouble, nous aveugle ou nous aiguise, nous entraîne comme Panurge, car elle est manipulable, ou nous fait réfléchir si elle est esthétique – suivant sa survenue, sa nature, son intensité, son élaboration...

## **Des émotions favorisant l'apprentissage**

Certains pays très performants dans les évaluations internationales, la Finlande par exemple, ont accordé depuis longtemps dans leurs politiques, leurs discours et leurs pratiques, de l'importance aux « émotions positives », au sens d'affects favorisant les apprentissages. Non que la chose ait été ignorée des pédagogies plus « traditionnelles » puisque récompense et punition jouent depuis des siècles des registres sensibles de l'émulation et de la honte. Mais les affects recherchés ici sont ceux qui renforcent l'estime de soi de l'enfant, et qui relèvent de la réflexion sur l'action éducative de la part d'enseignants : encouragements, évaluations positives, confiance.



Des chercheurs distinguent justement plusieurs sortes d'affects importants dans les apprentissages, qui relèvent, pour certains, de formes de plaisir mais pas nécessairement : ainsi, des « émotions d'accomplissement » (plaisir d'agir, fierté d'accomplissement) et des émotions dites « épistémiques » (intérêt, surprise, émerveillement). J'ajouterais, dans un autre vocabulaire, avec Spinoza, la joie de comprendre, ou, avec John Keats, le bonheur d'un poème : « a thing of beauty is a joy for ever »<sup>1</sup>.

## **Le bien-être à l'école**

En France, la nouveauté est certainement la prise de conscience « officielle » de l'importance du climat scolaire, précédée et accompagnée par des changements de paradigme dans la recherche scientifique.

C'est une initiative récente que celle d'un guide de « l'école bienveillante », visant « à aider à mieux connaître et repérer les signes de mal-être des élèves, à agir en concertation », en vue « d'établir un climat scolaire serein ». Tout un « chantier » est ainsi décrit dans une note stratégique au premier ministre, de janvier 2013, qui donne « le bien-être à l'école » comme « une nécessité » : « Plusieurs études démontrent que la qualité de l'expérience scolaire et des interactions qui lui sont associées est essentielle pour les compétences sociales de l'enfant mais aussi pour sa capacité d'apprentissage... Il s'agit tant de lutter contre la violence scolaire que de valoriser les coopérations entre les élèves, ou encore de rendre l'environnement de travail plus accueillant ».

Ces études viennent des sciences humaines et des sciences de l'éducation où de nouveaux thèmes mais aussi de nouveaux paradigmes sont apparus. Après l'essor d'une sociologie critique de l'école, qui a mis en évidence les processus de reproductions

<sup>1</sup> Un objet de beauté est une joie éternelle (trad. Jean Briat)



© Tendances floues

Photographies extraites de la série *Passages* d'Olivier Culmann

des inégalités (années 1960), les phénomènes de violence ou de décrochage (années 1990), des chercheurs – comme Éric Debarbieux – ont pris pour objet d'étude les conditions d'un climat scolaire favorable. Ces thèmes coïncident avec la mise en œuvre des paradigmes « systémiques », dans la théorisation mais aussi dans les implications pratiques : que l'on considère une classe ou un établissement, la question est celle des interactions, des coopérations.

### « Pédagogies nouvelles », anciennes, toujours actuelles

En amont des observatoires scientifiques récents, et souvent d'abord en marge des institutions, il y a les inventions de la pédagogie. On peut y distinguer schématiquement quatre thèmes : la considération de l'enfant comme sujet, l'analyse des processus, la pensée de la relation éducative, l'importance accordée aux conditions d'éducation.

Reconnaissance de l'enfant comme enfant et non comme un adulte en miniature (Rousseau, 1765), droit de l'enfant au respect (Korczak, 1928), « égalité des intelligences » (Jacotot au XIX<sup>e</sup>, relu en 1987, par le philosophe Jacques Rancière) : voilà quelques jalons du premier thème.

L'analyse des processus a aussi une riche tradition : celle des « constructivismes » (Piaget), des socio-constructivismes (Vigostki, Wallon, Bruner), à laquelle il convient d'ajouter les réflexions récentes sur une culture de l'attention conjointe (Yves Citton) ; ou l'importance accordée à l'activité et à la mise en sens des apprentissages à partir de l'expérience (Célestin Freinet, John Dewey, Decroly...).

La tradition psychanalytique montre aussi l'importance d'un environnement fiable, « suffisamment bon » (Winnicott), ou même libre (A. S. Neill à Summerhill), l'importance du transfert en pédagogie, de l'écoute (Dolto), etc.

La géniale ingéniosité des grands pédagogues est d'avoir pensé et mis en œuvre un peu tout cela, et accordé de plus une attention décisive aux conditions concrètes, matérielles : aux « outils » (Freinet), au mobilier (Montessori), aux lieux et milieux (Vasquez et Oury).

### L'ingéniosité éducative

Rechercher systématiquement ce qui fait qu'un enfant « accroche » et entre dans les apprentissages attendus, la culture et les savoirs (étonnement, intérêt, éveil, expérience, mais aussi dialogue, recherche, coopération, conditions matérielles et moments favorables...) reste la préoccupation des enseignants. Leur meilleur atout pour animer la décision d'apprendre est le désir de savoir, qui peut relier effort et plaisir épistémique. La difficulté contemporaine est que la pensée de l'ennui fécond est contredite par l'étude des décrochages : s'ennuyer « trop » fait exclusion. En même temps, la pensée du plaisant est minée par l'industrialisation du divertissement et l'éparpillement de l'attention. Les professeurs ont à lutter en permanence contre le décervelage organisé. Il n'est pas simple de chercher les « embrayeurs » du désir d'apprendre. Il faut saluer ici les inventions courageuses du quotidien des classes : « construire un petit pan de monde commun avec un peu du leur et un peu du nôtre », me disait une jeune femme professeure de lettres...

**Laurence Cornu**, Professeure à l'université de Tours,  
Équipe de recherche Éducation, Éthique, Santé

# FRANCE / ANGLETERRE ACCUEILLIR L'ÉLÈVE OU L'ENFANT À L'ÉCOLE ?

**Un enfant qui ne se sent pas compris et accepté ne peut entrer dans les apprentissages. Ce précepte est au centre de la philosophie de l'enfant « sous toutes ses facettes » qui a dominé l'enseignement primaire anglais à partir des années 1960. Si les temps ont bien changé, la mission du système éducatif anglais est toujours formulée d'une façon large, et comprend l'obligation de promouvoir « le développement spirituel, moral, culturel, mental et physique des élèves » (*Education Act 2002*). Ceci laisse deviner que la France et l'Angleterre abordent la question de l'enfant et de ses émotions à l'école sous des angles bien distincts.**

## **Angleterre : l'enfant au cœur des apprentissages**

À première vue, l'Angleterre reconnaît volontiers les émotions dans l'enseignement. Des certificats sont remis chaque semaine en grande pompe devant toute l'école. Un enfant de six ans est récompensé pour son « approche enthousiaste et positive de l'école », une autre de cinq ans « pour avoir été joyeuse toute la semaine ». Des attitudes et émotions jugées désirables sont ici mises en avant publiquement et reconnues au plan institutionnel. On est loin de l'école française, bâtie sur un projet citoyen qui exige la mise à distance des caractéristiques personnelles, des appartenances et des émotions. Qu'en est-il dans la pratique ?

La prise en compte du vécu de l'enfant et des émotions peut aller au cœur même des apprentissages. Lorsque les écoliers anglais apprennent à écrire (à quatre ans), ils sont initialement encouragés à écrire de façon phonétique. Ils sont ainsi maîtres du contenu qu'ils produisent, et ce n'est qu'après un an ou deux qu'ils commencent à faire de l'orthographe. En grandissant, on leur propose des sujets de rédaction souvent centrés sur leur vécu, voire leur intimité (décrire sa chambre). Ceci contraste avec les situations fictives anonymes généralement proposées aux écoliers français.

Les enfants intègrent ces attentes distinctes. L'équipe de Patricia Broadfoot a soumis un support visuel commun représentant une porte entrebâillée à des écoliers de dix ans dans les deux pays. Les enfants anglais se sont majoritairement mis en scène dans leurs récits (« mes copains et moi au parc ») tandis que les productions françaises s'apparentaient plutôt à un conte populaire traditionnel (« il était une fois »).

## **France : les émotions repoussées en périphérie**

Dans mes observations de petites classes (quatre à sept ans), le vécu de l'enfant français trouve surtout sa place dans les marges et les interstices : un enfant revenant de voyage sera invité à en parler en début de journée, mais quand « le travail » commence il faut rentrer dans le rang. Ou encore une maîtresse profite de la récréation pour avoir un tête-à-tête avec un enfant visiblement triste. Mais les émotions ne sont pas pertinentes dans les apprentissages. En témoigne cet échange en CP, après la lecture d'un texte où deux enfants contemplent un ciel étoilé.

« - Qui a peur du noir ? demande la maîtresse.

- Moi !

- J'ai dû mal poser ma question. *Dans le texte* qui a peur du noir. Tu ne me racontes pas ta vie ! »

La sociologue Agnès van Zanten relève que c'est dans « l'école de la périphérie » qu'on trouve le plus d'assouplissements du modèle républicain. Dans les collèges de banlieue, certains enseignants sont plus ouverts à la reconnaissance de leurs élèves comme personnes, et veillent à valoriser leur individualité et leur éventuelle origine immigrée.

## **Dans les textes : les émotions, pour quoi faire ?**

Les instructions officielles des deux pays se ressemblent lorsqu'il s'agit des émotions personnelles, comme l'expression des sensations, des sentiments, des goûts. Mais lorsqu'il s'agit de prendre en compte les sentiments d'autrui, un décalage s'opère. Côté anglais, le langage est celui de la camaraderie (faire attention aux autres, être gentil et à l'écoute). D'autres objectifs semblent préventifs : « savoir résister à la pression des camarades », « savoir s'affirmer ». On sent là le spectre du *bullying* (violences scolaires) et, à partir de la pré-adolescence, des violences sexuelles.

En revanche, lorsque les nouveaux programmes français de 2015 évoquent le respect des autres, c'est en relation avec « la formation de la personne et du citoyen ». La sensibilité figure ainsi dans « l'enseignement moral et civique » car il n'y a « pas de conscience morale qui ne s'émeuve, ne s'enthousiasme ou ne s'indigne. L'éducation à la sensibilité vise à mieux connaître et identifier ses sentiments et émotions, à les mettre en mots et à les discuter, et à mieux comprendre ceux d'autrui. »

Là où les programmes anglais renvoient à des liens interpersonnels, c'est un véritable projet civique qui apparaît ici en filigrane.

### À chacun ses contradictions

La prise en compte de l'enfant « sous toutes ses facettes » peut paraître plus respectueuse de l'enfant. Mais il convient d'y apporter quelques bémols. D'abord les enseignants anglais subissent une très forte pression liée aux évaluations nationales et aux palmarès des écoles qui en découlent. Ils ont de moins en moins la possibilité de travailler au rythme de leurs élèves, à partir de leurs intérêts et en favorisant leur développement émotionnel. Et sur le fond, le projet holiste anglais autorise l'institution scolaire à pénétrer jusque dans l'intimité de l'enfant, sans préserver de jardin secret. Il faut non seulement bien travailler, il faut aussi adhérer aux fins de l'institution.

Le projet républicain français sépare les sphères publique et privée dans un idéal libérateur qui nécessite tout un travail de mise à distance. Mais ce projet sonne creux : il ne délivre pas l'égalité des chances promise, et il est en décalage avec une demande de bien-être et des aspirations identitaires que l'école française n'a jamais appris à gérer. L'école est alors souvent vécue comme un rouleau compresseur qui a du mal à faire une place à l'individualité et aux émotions.

**Maroussia Raveaud**, chercheuse en éducation comparée à l'université de Bristol



# ENTRE LES MURS

**Construire un établissement scolaire revient à matérialiser une conception éducative, consciente ou non. Il est donc utile de « lire » l'espace scolaire comme on prend connaissance d'un ouvrage pédagogique afin de souligner que certaines réponses architecturales sont sources de bien-être ou, à contrario, que certains oublis peuvent influencer négativement sur les comportements des utilisateurs.**

En affirmant que «la qualité du cadre de vie conditionne la pensée et le comportement», Claude-Nicolas Ledoux, architecte visionnaire du XVIII<sup>e</sup> siècle, soulignait déjà que les réalisations architecturales jouent un rôle important dans le bien-être, et que l'architecture n'est jamais neutre. Cette affirmation s'applique pleinement à l'école dans ses deux missions fondamentales : la transmission des savoirs et le vivre ensemble. Si la salle de classe, lieu essentiel de transmission, a peu évolué au cours des siècles, les espaces communs peuvent prendre des formes très variées.

## **Des espaces dédiés au vivre ensemble...**

À l'école, les espaces scolaires dédiés au vivre ensemble jouent un rôle essentiel dans le processus de socialisation des utilisateurs : cours de récréations, foyers, endroits de détente... sont des lieux de rencontres et d'échanges. Ils favorisent une citoyenneté active, développent le respect de l'autre et la tolérance.

Ces espaces peuvent être officiellement acceptés ou seulement tolérés, parfois à la marge des lieux autorisés. Dans ce cas, ils sont perçus comme des failles, des endroits de transgression, dans lesquels s'engouffrent avec délectation des jeunes qui souhaitent échapper au regard de l'adulte, à la surveillance perçue comme une atteinte insupportable à leur liberté. Aussi la recherche d'endroits improbables, de recoins dissimulés qui échappent à la surveillance de l'adulte est-elle une activité très appréciée.

Qu'ils soient à la vue de tous ou dissimulés, tous les espaces qui facilitent les rencontres sont les vecteurs essentiels de la régulation sociale de l'école. Il est donc indispensable d'imaginer des installations et des aménagements diversifiés qui les favorisent. Mais, est-ce suffisant ? Existe-t-il d'autres demandes ?

## **... et à la parole**

Pour avoir des réponses significatives, plus de huit cents jeunes de la sixième à la terminale (collèges, lycées généraux



**Investi par les collégiens durant leurs pauses, l'espace en dessous de l'escalier a été recouvert d'un tapis**

et technologiques ou professionnels) ont été questionnés sur leurs activités durant les temps de détente (récréations, pause méridienne...). Si celles-ci diffèrent selon les âges et les sexes, l'une d'entre elles est largement partagée. 90 % des garçons et des filles de tous âges déclarent « échanger avec un ou plusieurs camarades ».

L'importance de la parole dans le processus de socialisation n'est pas une surprise. Elle est utilisée dans de nombreuses situations : apaiser des conflits, construire un groupe avec son langage spécifique, se forger une identité au sein de celui-ci, initier des relations plus intimes...

Les espaces communs devraient donc être aménagés pour favoriser cette demande unanime. Quand les concepteurs adultes oublient de prévoir dans l'espace scolaire ces lieux d'échanges de paroles, les jeunes prennent spontanément le relais.

## **S'appropriation d'un espace**

Dans un collège de Châtillon-le-Duc en Franche-Comté, l'architecte a créé dans le hall d'entrée un escalier qui relie les niveaux. L'espace sous l'escalier n'a visiblement pas été aménagé par l'architecte, et pourtant des élèves s'y installent car il présente une configuration intéressante : il est protégé, à l'écart de la circulation. Ouvert sur le hall,

ce lieu est néanmoins sous le regard des adultes chargés de la sécurité et de la surveillance. Les jeunes peuvent l'investir ou le quitter à tout moment, rester debout ou s'asseoir de façon décontractée. Prenant acte de cette situation, les responsables de l'établissement ont validé le lieu en faisant installer un tapis pour éviter le contact direct avec le sol ; les élèves ont créé un territoire qui contribue au bien-être dans le collège, profitant d'un espace ignoré dans le projet initial.

### Répondre à une demande d'utilisateurs

Le lycée Jacques Prévert de Pont-Audemer construit au début des années quatre-vingt pour quatre cents élèves a bénéficié d'un nouveau bâtiment pour répondre à une augmentation démographique. La construction initiale comprenait une agora.



© M. Mazalto, lycée Jacques Prévert, Pont-Audemer

**Réclamée par les lycéens, l'agora est un lieu de rencontres, d'échanges, de rendez-vous et de travail**



© M. Mazalto, collège Vauban, Belfort

### Aménagement pour le travail en petit groupe ou la détente

Les architectes ont voulu la combler, estimant cet endroit dangereux. Ils avaient sous-estimé l'importance de ce lieu de rencontres, d'échanges, de rendez-vous, de travail. Consultés, les utilisateurs ont tous refusé la proposition et, à l'inverse, ont souhaité qu'un aménagement similaire soit créé dans l'extension. À l'écoute des utilisateurs, les architectes ont proposé une agora *new look* à base de gradins cubiques de différents niveaux, qui donne entière satisfaction car elle favorise le vivre ensemble dans un espace commun de l'établissement.

### Favoriser des pédagogies actives

Au collège Vauban de Belfort, un espace inutilisé jusqu'alors a été aménagé par les responsables de l'établissement avec du mobilier propice à la détente ou au travail en petit groupe. Cet espace isolé est en lien avec les autres locaux du secteur vie scolaire. Cet aménagement s'inscrit dans la transformation du Centre de documentation et d'information (CDI) en Centre de connaissance et de culture (3C), évolution préconisée par le ministère de l'Éducation nationale pour favoriser des apprentissages utilisant des pédagogies actives : recherches individuelles, projets de groupes... en développant l'utilisation d'outils numériques nomades.

À travers ces exemples, on constate que des lieux délaissés ou traditionnellement ignorés peuvent être utilisés pour offrir des espaces de bien-être aux utilisateurs grâce à des aménagements souvent peu onéreux. Il appartient aux collectivités d'inclure ces espaces dans leurs préconisations, aux architectes de les créer, aux usagers de les investir ou de les revendiquer en cas d'absence. Chacun a sa part de responsabilité dans un défi qui concerne la réussite éducative, donc l'avenir de chacun dans l'école.

**Maurice Mazalto**, proviseur honoraire, auteur d'ouvrages sur l'architecture scolaire

**suite du dossier**

# « SAISIR L'INVISIBLE DE LA TRANSMISSION »

*Tempête sous un crâne,*  
de Clara Bouffartigue  
21 novembre  
20 h – Cinéma 2

Dans *Tempête sous un crâne*, Clara Bouffartigue suit le temps d'une année scolaire le travail de deux enseignantes, de lettres et d'arts plastiques, avec une classe de quatrième et filme au plus près leur farouche volonté de transmettre.

Entretien avec **Clara Bouffartigue**

**Qu'est-ce qui vous a amenée à faire un documentaire sur un collège de Seine-Saint-Denis ?**

Je souhaitais faire un film sur la transmission. Issue d'une famille d'enseignants sur plusieurs générations, mon choix s'est naturellement tourné vers l'école. Alice, la professeure de français, est une amie de jeunesse. Je savais que nous partagions le même regard sur le sujet. Le choix de l'établissement a donc été déterminé par mon désir de tourner avec elle. La ZEP n'est pas mon sujet principal mais m'intéresse parce que je sais combien elle peut être un véritable laboratoire de recherche et d'innovation quand il y a une équipe engagée autour d'un projet d'établissement solide. Alors bien entendu, c'était un terrain prometteur pour se saisir de l'invisible de la transmission.

**Comment avez-vous fait oublier la caméra pour pouvoir filmer au plus près des émotions ?**

Le temps a été mon allié. J'ai passé tout le premier trimestre parmi les élèves de la classe, d'abord simplement assise, puis avec un petit appareil photo. Ensuite, j'ai commencé à circuler pendant le cours. Lorsqu'on a réellement démarré le tournage, le principal était fait : je faisais partie du groupe classe.

Les émotions sont partie prenante du processus de transmission. Pourquoi ne pas les montrer ? Il s'agissait de les mettre en lumière et de reconstituer au montage le cheminement qui se fait. La transmission est un mouvement.

**Avez-vous été surprise de la manière dont les enseignants et l'équipe administrative prennent en compte les émotions de leurs élèves ?**

Surprise, non. Admirative de l'humour et de l'intelligence dont les professionnels du collège font preuve au quotidien. Heureuse de constater qu'au sein de cette équipe, nombre d'entre eux ne limitent pas leur mission à la transmission des savoirs mais l'ouvrent sur une manière d'être et de considérer l'autre. Un enseignant qui ne résume pas ses élèves en difficulté à des

personnes empêchées, qui sait réveiller leur confiance en eux, a toutes les chances de les accompagner vers une réussite, même si celle-ci n'est pas toujours en adéquation avec les objectifs évaluables de l'école.

**Votre film se déroule exclusivement dans l'enceinte du collège : un bâtiment neuf, lumineux. Certaines scènes sont filmées à travers des vitres, sans bruit. Quel rôle donnez-vous à celles-ci ?**

Mon film repose sur le désir de montrer l'articulation du dedans et du dehors de la classe ou de l'école : comment ce qui se passe dedans est permis ou empêché par ce qui se passe dehors. Nul besoin donc de sortir de l'école : le hors-champ est partout.

Je me suis saisie de l'architecture du lieu pour travailler l'image de l'école comme celle d'une matrice. Il y a une dimension maternelle dans cette représentation, d'où les transparences, les sons étouffés, un peu comme des sensations intra-utérines. Je n'ai pas souhaité faire un film de femmes et pourtant c'en est un : la majorité du personnel filmé est féminin, l'équipe du film l'est entièrement et le film se termine par l'évocation d'un souvenir d'Alice au cours duquel un élève appelle son professeur « maman ».



*Tempête sous un crâne*, de Clara Bouffartigue (2012)

# CHANGER L'ÉCOLE POUR CHANGER LE MONDE

Révolution école : 1918-1939,  
de Joanna Grudzinska  
Avant-première  
4 novembre  
20 h – Cinéma 1

Au début du xx<sup>e</sup> siècle, dans toute l'Europe, des pédagogues ont voulu inventer une éducation nouvelle. Traumatisés par la Première Guerre mondiale, ils reprochaient à l'enseignement traditionnel d'avoir fabriqué de « braves soldats ». Réalisé à partir d'archives, le film de Joanna Grudzinska, *Révolution école : 1918-1939*, retrace les recherches et les expérimentations d'Alexander Neill en Angleterre, de Maria Montessori en Italie, de Célestin Freinet en France, d'Ovide Decroly en Belgique... et l'aventure commune de la Ligue internationale pour l'éducation nouvelle.

Entretien avec **Joanna Grudzinska**

**Qu'est-ce qui vous a amenée à vous intéresser aux expériences pédagogiques du début du xx<sup>e</sup> siècle ?**

Je suis Polonaise, émigrée, fille de dissidents, petite-fille de communistes, j'ai eu envie de raconter l'histoire des valeurs qui m'ont construite : la solidarité, l'émancipation, la liberté de penser et d'être, l'esprit critique, etc. Ces valeurs, je les partage avec un grand nombre de personnes, au-delà de mes origines. Elles m'apparaissent d'autant plus importantes aujourd'hui que nos vies sont rythmées par des ruptures et des conflits violents. La question est de savoir comment s'en emparer de nouveau, comment faire en sorte que ces vertus cardinales de l'éducation ne soient pas reléguées dans un passé lointain.

**D'où viennent les archives sur lesquelles vous avez travaillé ?**

Elles appartiennent à des dizaines de fonds différents : certaines viennent des écoles elles-mêmes, d'autres d'instituts scientifiques, pédagogiques, psychologiques... ou de fonds d'archives qui documentent la vie de l'époque en général. Aux débuts du cinéma, les enfants ont été énormément filmés. Un des premiers films des frères Lumière n'est-il pas *Le Repas de bébé* ? Comme si le petit enfant et son comportement contenaient un mystère que l'outil caméra veut percer, documenter, et garder en mémoire. C'est précisément cette double identité des images, à la fois scientifique et émotionnelle, qui m'a touchée.



© Association des amis de Freinet

**Célestin Freinet et ses élèves autour d'une petite presse. Grâce à ce matériel simple, Freinet innove : les enfants impriment, illustrent, diffusent eux-mêmes leurs textes librement écrits.**

**Ces pédagogues s'intéressaient-ils aux émotions de l'enfant ?**

Ils ont tous essayé de partir de l'enfant, de le comprendre, de ne pas lui appliquer des normes qui ne le regardent pas. Ils se sont également envisagés eux-mêmes de manière neuve. Chacun a été sensible à certaines émotions infantiles : le désir, la peur, la joie, la gêne. Ils les ont reliées à leur critique de la société : injuste, intolérante, violente, excluante. La pédagogie dans l'entre-deux-guerres était politique, et elle le reste, assurément.

**Réunies au sein de la Ligue internationale pour l'éducation nouvelle, les différentes pédagogies ne forment pas un ensemble homogène. Quelles sont les tensions qui les tiraillent ?**

Spiritualisme chrétien ou orientalisant, matérialisme positiviste, communisme utopique, freudisme libertaire, tous les courants de pensée du xx<sup>e</sup> siècle sont là, réunis pour abriter, inventer, pratiquer une pédagogie passionnée.

Les hommes et femmes qui ont pensé l'éducation ne sont pas au-dessus de l'époque qui les a vus naître et mourir. Ils ont été rattrapés par des remises en cause intimes, des renversements historiques, politiques. C'est une sacrée leçon d'humanité partagée, d'utopie en acte, d'imagination au pouvoir, mais aussi d'affrontement loyal des idéologies les plus contraires.

21

dossier : École sensible

suite du dossier

# QU'ILS PUISSENT...

Première classe,  
de Françoise Davisse  
16 novembre  
20 h – Cinéma 1

Dans *Première classe* (1999), Françoise Davisse filme Soufiane, Laure et Élodie lors du stage qui clôture leur formation à l'Institut universitaire de formation des maîtres (IUFM). Pendant quatre semaines, seul(e) adulte en classe de maternelle ou de primaire, le ou la stagiaire est confronté(e) à la réalité d'un élève, d'un groupe d'enfants et découvre, sur le tas, quel maître ou maîtresse il ou elle sera. Dix-sept ans plus tard, nous avons retrouvé Soufiane. Lui qui, dans le film, disait « ma plus grande peur serait de m'apercevoir que je ne suis pas fait pour ce métier-là » balaie ce souvenir d'un grand rire : « je suis fait pour ça ! »

On l'avait laissé au seuil d'une école primaire de Cergy, on le retrouve, œil moqueur et sourire en coin, professeur de mathématiques à Cergy. Entre temps, Soufiane a exercé pendant douze ans son métier d'instituteur à Menucourt, Garches, Argenteuil, Herblay et Pontoise. Aucune trace de lassitude, aucun ras-le-bol chez cet enseignant. « Quand on est instit', le champ des possibles est hallucinant. Honnêtement, il n'y a pas d'obstacle. Tous nos gamins peuvent être heureux. » « Ses » gamins, il les aime. Autant qu'il les engueule. Beaucoup. « Mais jamais parce qu'ils ne veulent pas travailler alors qu'ils en sont capables ; jamais parce qu'ils ne comprennent pas ou qu'ils posent une question stupide », précise-t-il.

## « Galérer, c'est bien »

*Première classe* le montrait déjà incroyablement à l'aise au milieu des enfants, à bonne distance, blagueur et bienveillant. Peut-être parce qu'il n'a pas été – dit-il – un élève « performant »,

pas plus intéressé que « ses » enfants par l'école, il pose sur le système un regard sans concession. Dans sa course folle à la note, l'école génère du stress ; les comparaisons créent de l'anxiété et des peurs. « Quand on est en cinquième, on ne peut pas voir de portes qui se ferment, et je trouve que, nous les adultes, on fabrique les portes que les gamins se prennent dans la gueule. » Lui préfère dire aux enfants qu'ils sont bons, et pas seulement à ceux qui l'entendent habituellement. Donner quelques points supplémentaires parce qu'il voit dans un devoir la trame d'un raisonnement. Révéler le résultat d'un problème, pour que l'élève se concentre seulement sur sa résolution. Dire et répéter aux enfants que l'erreur est normale et que « s'ils galèrent sur un exercice, c'est bien ».

## Se sentir capables

Des classes difficiles ? Soufiane dit n'en avoir jamais eu. Juste des moments de vie difficiles. Pourtant, il a enseigné dans des classes avec « trois ou quatre gamins qui ne viennent pas tous les jours car ils font le marché avec leur père, des petites filles qui ne vous parlent même pas et qui dans quelques années seront mariées » ; ou encore dans cette classe « qui avait un petit problème de violence ». Inscrite à l'Union Sportive des Écoles Primaires (USEP), elle se révélera la plus fair-play de toutes. Une belle victoire qui, s'amuse-t-il, « met au second plan le subjonctif du verbe pouvoir ».

Au moment de se quitter, il propose d'interroger via Facebook d'anciens élèves sur leurs souvenirs. Réponse par texto : « ce dont ils se souviennent le plus, c'est ce qu'ils ont ressenti en travaillant et ce qu'ils ont appris à faire et dont ils ne se sentaient pas capables. »



Apparue à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où les progrès techniques permettent de réduire significativement le temps de pose, la photographie de classe s'est largement développée au cours du XX<sup>e</sup> siècle, jusqu'à devenir un rituel scolaire. Extrêmement codifiée, cette mise en scène de l'institution (et de l'autorité) est aussi pour chacun des participants un support qui condense les émotions d'une année scolaire. S'inspirant d'une photographie typique des années quatre-vingt, **Tanguy Viel** explore, dans un texte inédit, les possibilités temporelles d'une telle image.



Guillaume Lemoine, Flickr (CC BY 2.0)

## *Incipit*

C'est toujours la même chose avec une photo de classe. Elle se jette dans le temps futur de nous, elle le recouvre d'un voile venu d'une heure depuis longtemps close, sorte de saint suaire annuel que nous conservons pour ce qu'elle est : une flèche envoyée du lointain et qui suture le temps. Et ce serait sûrement peu de dire cela si on ne soupçonnait pas que ce savoir-là, cette prescience de l'aura qui l'englobera bientôt, n'était déjà là, présente dans la malice latente de l'enfance capturée. Oui, que les enfants le savent, cela se voit, le jour même où le photographe surgit du monde du dehors avec son gros appareil a demandé de sourire en regardant l'objectif, après que l'instituteur au grand col a prévenu la veille qu'il faudrait s'habiller parce que demain, exceptionnellement, demain, les enfants, on enverra une carte postale au lointain futur. L'instituteur pense : nous envoyons une carte postale à la mort elle-même, mais cela, je ne peux pas le leur dire, ils ne comprendraient pas, ils ne voudraient pas le comprendre. Les enfants pensent : nous savons très bien que nous posons pour longtemps mais dans ce longtemps à nous,

c'est vrai, il y a plus de vie que de mort. Alors nous regardons fixement l'objectif mal posé dans un coin et nous envoyons ce message à nous-mêmes adultes, cette carte postale écrite avec un semblant de désinvolture parce qu'on ne veut pas trop avouer qu'elle appartiendra définitivement, radicalement au grand livre de nous.

Peut-être l'instituteur, las de se voir vieillir d'année en année, jette ses dernières projections sur les visages des enfants et, dans le miroir de l'objectif qu'il regarde à son tour, il leur dit cela, à chacun, il leur dit : oui, voici le début du livre que tu liras dans trente, dans quarante ans. D'ailleurs, c'est seulement à ce moment-là que tu comprendras que c'était un livre et qu'en voici le début. En voici l'incipit. Oh pas tant l'incipit de ta vie à toi, mais celui de vous tous, en ce temps où vous étiez encore à l'unisson. Alors déjà, ce qui n'était que contingences d'un temps, hasard de sous-pulls et d'insti moustachu, vieux posters et jeux d'échecs, se transformera pour vous en pur destin.

L'instituteur a raison. La photo de classe est comme le début d'un roman de Balzac : on ne sait pas trop qui sera le héros mais on ne risque pas de se tromper d'époque, quand le décor et l'atmosphère sont fixés dans la teinte jaunissante du papier, les tissus chauds des vêtements, les affiches fatiguées et les cheveux libres des enfants. D'ailleurs on se fiche bien du héros et c'est cela, le « communisme » de la photo de la classe, le pied d'égalité sur lequel on croirait que tout est possible pour tous. Et d'ailleurs ça l'est, possible, pour tous. Et adienne que pourra.

**Tanguy Viel**

# tendance

**Press Start 4<sup>e</sup> édition**  
***The Machine to Be Another***  
du 14 au 17 octobre  
de 15 h à 19 h  
Salon Jeux Vidéo  
inscription préalable :  
[nouvelle-generation@bpi.fr](mailto:nouvelle-generation@bpi.fr)  
ou sur place dans la limite  
des places disponibles

## « CAR JE EST UN AUTRE »

Habiter le corps d'un autre, c'est l'expérience que propose de vivre le collectif *BeAnotherLab*, qui travaille les questions de l'identité et de la téléprésence. À travers un dispositif de réalité virtuelle, *The Machine to Be Another* interroge la perception de soi et son influence sur notre vision du monde.

Interview de **Philippe Bertrand**, membre de *BeAnotherLab*

**Vous faites partie de *BeAnotherLab*, qui travaille sur des expériences d'altérité à la croisée de l'art contemporain et des neurosciences. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce collectif ?**

*BeAnotherLab* est un groupe international multidisciplinaire, qui focalise son travail autour des questions de l'identité, de la communication et de l'empathie entre les individus, grâce au développement d'expériences virtuelles subjectives. Notre équipe a des compétences dans des domaines aussi variés que les sciences cognitives, l'informatique ou l'anthropologie. Depuis 2012, nous travaillons également en collaboration avec des universitaires de différents pays (France, Espagne, Allemagne, États-Unis, Brésil...), de différentes institutions (Université Paris Descartes, MIT...) et de différentes disciplines (psychologie, neurosciences, art, médecine, technologie). Nous évoluons donc à la croisée de

l'art, des sciences et des technologies, en interrogeant les hiérarchies entre ces différents savoirs. Pour nous, ils sont complémentaires, nous les recoupons, les imbriquons les uns aux autres.

**Il y a quelques années, Henrik Ehrsson de l'Institut Karolinska à Stockholm et Olaf Blanke de l'École polytechnique fédérale de Lausanne sont parvenus à reproduire en chambre des expériences dites de « sortie du corps ». En quoi ces expériences ont-elles nourri le projet de *The Machine to Be Another* ?**

*The Machine to Be Another* s'inspire des travaux scientifiques de ces chercheurs sur la possession mentale du corps. Au cours de leurs expériences, ils utilisent des systèmes de réalité virtuelle qui font croire aux utilisateurs qu'ils habitent un autre corps - celui d'une autre personne, d'un avatar ou encore d'une poupée Barbie. Ces illusions sont créées par des stimuli multi-sensoriels, qui remplacent leurs yeux, leurs oreilles et leur toucher, et finissent par tromper leur cerveau. *The Machine to Be Another* utilise ces techniques de réalité virtuelle pour permettre à des individus d'échanger leurs perspectives et leurs points de vue, en se voyant agir à travers le corps de l'autre.

**Pouvez-vous nous décrire l'expérience *Gender Swap* ?**

Dans cette expérience, deux personnes de sexe opposé sont équipées d'un casque de réalité virtuelle, retransmettant en temps réel la perception de l'autre, filmée en caméra subjective. Pour que le dispositif fonctionne, il faut que les deux utilisateurs fassent les mêmes mouvements de façon synchronisée. Cette interaction crée une dynamique de respect mutuel, car chacun doit accepter de faire la même



© BeAnotherLab

Expérience dans le centre de rétention d'Holot, où des citoyens israéliens ont pu se voir en réfugiés soudanais



Les deux participants, équipés d'un casque de réalité virtuelle (Oculus Rift), exécutent simultanément et lentement les mêmes mouvements. À droite, point de vue d'un des participants : ce dernier « se voit » dans le corps de son binôme. Il ne reconnaît pas comme siennes les mains qu'il voit et qu'il a pourtant la sensation de bouger.

action. Le but de cette expérience est d'être à l'écoute de l'autre – de ses gestes, de ses paroles – et de développer l'empathie.

Certaines études ont montré les effets positifs des expériences virtuelles dans la vie réelle. Par exemple, incarner un super-héros encouragerait un comportement altruiste dans la vraie vie ; des Blancs auraient réduit leurs préjugés de façon significative après s'être vus dans la peau d'un Noir. Pour nous, ces études témoignent du potentiel de la réalité virtuelle à stimuler des comportements plus sensibles et empathiques.

### Comment les participants vivent-ils ces expériences immersives de l'altérité ?

En quatre années de présentation dans près de vingt pays, nous avons assisté à beaucoup de réactions. C'est une expérience immersive très intense. Les participants sont surpris positivement, mais aussi un peu confus et désorientés. Cette confusion – ce sentiment étrange d'avoir été pendant quelques minutes dans le corps d'un autre – conduit à une réflexion plus profonde sur sa propre identité et son rapport aux autres. On se dit naturellement « Je pourrais être cette personne ». C'est pourquoi le temps d'échange à l'issue de la performance est très important.

### Vous vous décrivez à la fois comme un artiste et un activiste. En quoi votre démarche est-elle politique ?

Nous considérons que l'empathie est une expérience émotionnelle essentielle, car elle nous permet à la fois d'apprendre des autres et de leur apporter notre soutien.

Depuis quatre ans, nous travaillons avec des migrants et des réfugiés dans le but d'éveiller la conscience de chacun sur ces problématiques. En 2015, nous sommes intervenus à l'Assemblée générale des Nations Unies. Des délégués ont pu se voir dans le corps de Nicole Goodwin, poétesse américaine et vétéran de la guerre en Irak, et écouter son histoire. Nous avons également présenté une performance dans un camp de rétention pour réfugiés à Holot, au cours de laquelle des citoyens israéliens ont pu se voir en réfugiés soudanais, éprouver leur impuissance. Aujourd'hui, nous travaillons à ce que *The Machine to Be Another* soit comme un pont entre des individus très différents, afin que chacun puisse apprendre de l'expérience de l'autre sans le juger. Nous voulons faire entendre la voix de groupes sociaux qui sont dans des situations précaires ou stigmatisantes. C'est en ce sens que notre action est politique.

Propos recueillis et traduits par **Floriane Laurichesse**, Bpi



# en image

## DE L'ENCRE ET DES PLUMES

Dessinée par Cabu, l'affiche du film documentaire de Bernard Baissat, *Aux quatre coins-coins du Canard*, dit tout, ou presque tout, de l'identité du célèbre « journal satirique paraissant le mercredi » qui fête cette année son centenaire.

*Le Canard enchaîné* est né deux fois. En septembre 1915, le journaliste Maurice Maréchal et le dessinateur Henri-Paul Gassier publient une première version, qui s'arrête au bout de cinq numéros. Le titre est relancé en juillet 1916. Sa parution ne sera suspendue qu'entre juin 1940 et septembre 1944.

Dès son origine, de nombreux dessinateurs collaborent au *Canard enchaîné*. Le volatile au centre de l'affiche a été créé par Henri Guilac (1888-1953). Il encadre chaque semaine les oreilles et le titre du journal dont la maquette, quasi immuable, décline deux couleurs : le rouge et le noir.

Avec son canotier et son nœud papillon, on devine l'animal fier de lui et du bon tour qu'il vient de jouer à ses adversaires, provoquant leur colère. Un juge, un académicien, un militaire, un évêque. Autant de représentations du pouvoir dont *Le Canard enchaîné* ne cesse de se moquer.

### L'antimilitarisme

*Le Canard enchaîné* est né avec la Première Guerre mondiale, en réaction au bourrage de crâne, aux discours lyriques et martiaux des grands médias. Au début du conflit, le journal *Le Matin* - qui tire alors à un million d'exemplaires - affirme ainsi : « Les éclats d'obus vous font seulement des bleus ». Pour lutter contre l'optimisme patriotique et la légitimation de la violence, *Le Canard enchaîné* choisit le rire, la dérision, l'ironie. Il use et abuse de litotes, de prétéritons, d'antiphrases... Ces armes protègent - un peu - de la censure, instituée dès le début des hostilités. Celle-ci oblige les journaux à supprimer les passages jugés « défaitistes », « désobligeants » ou « pessimistes ». *Le Canard enchaîné* reste marqué, intellectuellement et formellement, par le contexte qui l'a vu naître.

**Le Canard enchaîné** a 100 ans  
projection du film *Aux quatre  
coins-coins du Canard*,  
de Bernard Baissat  
suivie d'un débat avec des  
journalistes du *Canard enchaîné*  
5 octobre, de 17 h à 22 h  
Cinéma 1

### Les affaires politico-financières

*Le Canard enchaîné* s'est d'abord fait connaître par ses commentaires satiriques de l'actualité, par les confidences et les indiscretions politiques qu'il collectionne notamment dans « La Mare aux canards ». L'historien Laurent Martin note au moment de la guerre d'Algérie un premier changement qui touche à la fois la nature des informations et la manière dont elles sont recueillies. Sous l'influence d'abord de Jean Clémentin, puis dans les années 1970 de Claude Angeli, *Le Canard enchaîné* devient un journal d'enquêtes. Il révèle de nombreux scandales politico-financiers. L'un des premiers est connu sous le nom d'affaire Aranda (1972), patronyme d'un haut fonctionnaire du ministère de l'Équipement. De son propre chef, ce dernier apporte aux journalistes du *Canard* des documents d'archives compromettants : permis de construire illégaux, marchés publics confiés sans appel d'offre à des sociétés amies... Parallèlement aux enquêtes qu'il mène, le journal bénéficie ainsi de révélations extérieures, parfois même de la part de confrères qui ne peuvent pas les exploiter dans leur propre média.

L'une des plus célèbres affaires du *Canard enchaîné* reste sans doute la révélation en 1979 de diamants offerts par le dictateur centrafricain Jean-Bedel Bokassa à Valéry Giscard d'Estaing. La plus ubuesque, celle des avions renifleurs. En 1975, deux escrocs persuadent la direction d'Elf-ERAP qu'ils ont inventé un procédé permettant de détecter depuis le ciel les gisements pétroliers. Avec l'accord de l'État, l'entreprise publique investit plus d'un milliard de francs dans le développement de ces « avions renifleurs ».

## L'anticléricisme

*Le Canard enchaîné* s'inscrit dans la tradition de la caricature anticléricale française qui s'attaque principalement, depuis son origine, aux membres du clergé catholique. Celle-ci est particulièrement virulente au XIX<sup>e</sup> siècle et au moment de la séparation de l'Église et de l'État, qui précède de peu la naissance du *Canard enchaîné*. La grande période de l'image anticléricale s'achève cependant avec les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Pour autant, les différences idéologiques entre *Le Canard enchaîné* et l'Église demeurent, que ce soit en 1975 au moment de la loi Veil, ou plus récemment sur le mariage pour tous.

## L'esprit de sérieux

Lors de la Première Guerre mondiale, les membres de l'Académie française étaient souvent des va-t-en-guerre. Donc des adversaires naturels du *Canard enchaîné*. S'ils restent une cible du volatile, c'est qu'ils incarnent, pour le journal satirique, l'esprit de sérieux, notamment à travers un décorum suranné. *Le Canard enchaîné* partage pourtant avec les immortels le goût de la langue française. Chez lui, ce goût s'illustre dans les parodies, les contrepèteries, les calembours, l'humour potache. Et preuve que *Le Canard enchaîné* n'est pas insensible aux lauriers, il décerne chaque semaine « la noix d'honneur », « le mur du çon » ou « le melon d'or ».

Marie-Hélène Gatto, Bpi



À découvrir sur Balises,  
le webmagazine de la Bpi:  
[Le Canard enchaîné fête ses 100 ans !](#)



À lire :  
Laurent Martin  
*Le Canard enchaîné,  
histoire d'un journal satirique (1915-2005)*  
Nouveau Monde éditions, 2005  
[07.11 CAN](#)

# venez !

Measure for Measure  
18 novembre  
19 h – Petite Salle  
dans le cadre du Festival  
des idées Paris  
en partenariat avec l'Université  
Sorbonne Paris Cité

## PRENDRE LA MESURE DES CHOSES

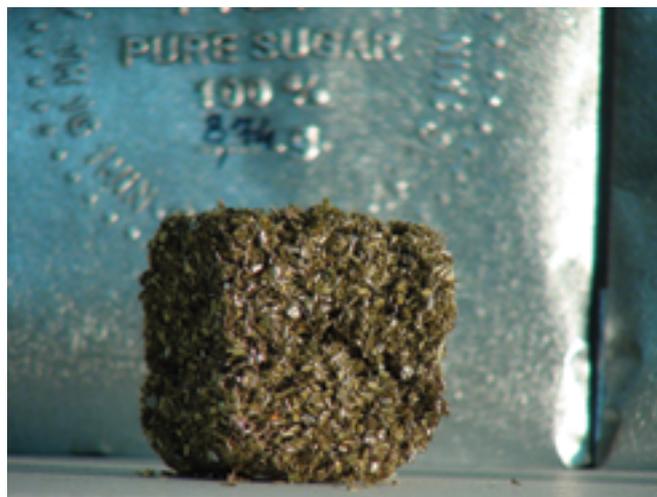
Initiée en 2012 dans le cadre de la *Herzliya Artists Residence*, en Israël, l'œuvre *Measure for Measure* de l'artiste italo-indonésienne Sabaï Anouk Ramedhan-Levi et du biologiste Ariel B. Lindner interroge les notions de distance, de temps et de poids en faisant dialoguer les mesures subjectives de centaines de participants issus de diverses cultures. Ce que montre ce projet alliant liberté et statistiques, c'est qu'une référence peut être partagée malgré des représentations individuelles inexactes.

### *One Meter, One Minute, One Gram*

*Measure for Measure* est composée de trois installations : *One Meter, One Minute, One Gram*. *One Meter* consiste pour le participant à couper une ficelle de ce qu'il estime être un mètre. Sabaï Anouk Ramedhan-Levi reporte cette mesure sur une barre de laiton gravée du nom du participant, de la date et de l'heure. Une courte cérémonie réunit ensuite plusieurs participants, au cours de laquelle leurs mètres subjectifs sont lâchés ensemble, tel un jeu de mikado, de manière à générer une sculpture. Celle-ci représente un territoire commun duquel émerge une organisation a priori aléatoire : chaque mètre, unique, y a sa place. L'interprétation est libre : voir son mètre en dessous des autres signifie-t-il être écrasé par eux, ou au contraire, les porter ?

*One Minute* invite à éprouver une minute dès lors qu'on cesse de compter ou de regarder sa montre. Sabaï Anouk filme les yeux fermés de chaque participant pendant le temps qu'il estime être une minute. Les yeux s'ouvrent pour signaler la fin de celle-ci. Datées et nominatives, les vidéos sont ensuite réunies sur un même écran, formant ainsi un ensemble saisissant de regards et de minutes, tous et toutes uniques. Happé par la force de cette installation vidéo, le spectateur est lui-même invité à ressentir sa propre minute. Comme le souligne Sabaï Anouk, « le moment performatif, c'est celui où chacun se pose la question pour soi de ce qu'est une minute ».

Enfin, *One Gram* propose au participant de remplir une cuillère d'un gramme de sucre, pour le café ou le thé. Ce gramme subjectif est scellé et pesé par l'artiste pour être converti en petit cube de cuivre annoté de la date, de l'heure de la mesure ainsi que du poids exact, avant d'être exposé aux côtés d'autres cubes d'autres participants. Cette mesure implicite de la douceur fait appel à celles du goût et du plaisir. Pour autant, le projet ne dit pas pourquoi tel individu sucre plus qu'un autre. Sucre-t-il peu parce qu'il a un tempérament déjà très doux ou, au contraire, parce qu'il ne l'est pas ?



*One Gram*

© Sabaï Ramedhan-Levi, 2012



**One minute**

### Liberté et statistiques

Les trois installations donnent lieu à des mesures analysées par Ariel B. Lindner et à un certificat établi par Sabai Anouk Ramedhan-Levi pour chaque participant. Pas tant pour valider telle mesure que pour officialiser le moment unique, pourtant répétable, où chacun s'est interrogé sur son sens de la précision.

Au fur et à mesure que *Measure for Measure* se poursuit ici et ailleurs auprès de plusieurs centaines de participants -allemands, israéliens, français, indonésiens...- les résultats gagnent en pertinence statistique. Ainsi, quel que soit le contexte socioculturel des participants, le mètre moyen se situerait autour de 103,5 cm, tandis que la minute médiane durerait environ 74,6 secondes. Celle-ci semble plus étirée pour les personnes plus âgées. L'âge médian des participants étant de quarante-deux ans, la minute de la première moitié avoisine les 68,8 secondes ; celle de la seconde, les 80,3 secondes. Le gramme est l'unité de mesure la plus soumise à la dimension socioculturelle : les résultats varient du tout au tout selon que l'on habite l'Indonésie très sucrante ou l'Europe qui l'est moins. Ce que montrent ces statistiques, c'est que, quel que soit le degré d'interprétation des mesures, ces dernières permettent pourtant de se comprendre. Sabai conclut que « quand on dit "on se retrouve dans une minute", on se retrouve une minute après, plus ou moins, mais on se retrouve ».

*Measure for Measure* nous montre que la juste mesure ne se situe pas tant dans la rigueur mathématique ou technologique que dans la capacité à éprouver notre notion de l'exactitude à celle d'autrui, en vue d'un cheminement commun.

**Aymeric Bôle-Richard, Bpi**



**One Meter**

# venez !

Einstein 100 ans après...  
La théorie de la relativité  
générale, l'univers et nous  
3 octobre, 7 novembre,  
15 décembre  
19 h – Petite Salle

## LA SCIENCE, PLUS CLAIRE SUR LE NET ?

900 000 vues au compteur d'une vidéo d'une demi-heure sur la relativité générale, qui aurait parié là-dessus ? Pas même Bruce Benamran, figure remarquée parmi les youtubeurs français. Il espérait 50 000 abonnés pour sa chaîne « e-penser » destinée à populariser la science. Ils sont maintenant plus de 700 000 ! La vulgarisation scientifique passe aujourd'hui aussi par internet et adopte ses codes.

Des chercheurs renommés ont déjà montré un immense talent de pédagogues et de conteurs. On pense à Hubert Reeves ou à Jean-Pierre Luminet en matière d'astrophysique, par exemple. Ces auteurs ont donné ses lettres de noblesse à la vulgarisation scientifique. Aujourd'hui, si l'on veut toucher le public, il n'est pas forcément nécessaire d'être aussi savant. Pour faire du buzz, rien de plus efficace que d'être drôle. La pédagogie scientifique serait-elle soluble dans l'humour potache ?

### Pédagogie stimulante

Un informaticien a eu l'idée de créer sa chaîne Youtube en faisant le pari que l'on pouvait faire rire en racontant les découvertes de la science tout en restant sérieux sur le fond ! Il fallait y penser... Et il faut reconnaître que l'homme est plutôt doué pour faire un one man show avec des effets de mise en scène astucieusement réalisés grâce aux possibilités du montage vidéo. En un clin d'œil, Bruce Benamran parvient à nous mettre dans sa poche en nous faisant croire que nous sommes un peu plus intelligents que ce que nous pensions. Les scores obtenus, environ 700 000 vues par vidéo, laissent songeur. L'attrait pour un tel programme est donc conséquent. La dimension humoristique est assurément une clé de cette réussite. Encore faut-il que le discours soit appuyé sur de solides connaissances et que celles-ci soient expliquées suffisamment clairement pour que l'on ne décroche pas. Pour cela, l'auteur, qui n'est pas un chercheur mais qui a tout

de même suivi un cursus scientifique, se documente pour chaque sujet, sur le net, en lisant des livres et des articles, en interrogeant ses contacts. Et il met un point d'honneur à reconnaître d'éventuelles erreurs en restant attentif aux retours des internautes.

### Sacré Aristote !

Bruce Benamran admire Étienne Klein pour sa capacité à vulgariser brillamment ainsi que Richard Feynman, physicien américain dont les conférences filmées en 1964 ont été rachetées à la BBC par Bill Gates qui les a mises en ligne en accès libre depuis 2009. Le créateur d'« e-penser » est également fan des frères Bogdanov qui ont su éveiller la curiosité pour la science aux heures de grande écoute à la télévision. Mais Bruce Benamran ne semble pas vouloir se limiter aux questions scientifiques. Fort de son succès, le youtubeur en profite pour s'exprimer sur d'autres thèmes : les institutions européennes, les élections municipales, en cherchant toujours à mettre les rieurs de son côté. Le risque est alors de sembler parfois vouloir tourner en ridicule certains sujets complexes.

Pour créer une complicité avec son public, Bruce Benamran n'hésite pas à brocarder Aristote dans chaque vidéo. En réponse à un défi lancé par ses abonnés, il s'est amusé à créer un épisode racontant la *seule* fois où le philosophe aurait eu raison. Le vulgarisateur ne s'emballe-t-il pas un petit peu ?

### Une offre variée

Si l'on regarde la concurrence, on trouve par exemple la chaîne «Science étonnante» créée par David Louapre, également sur Youtube. Ce normalien fait de bons scores, et confirme ainsi la demande de ce genre de contenu, mais il n'atteint pas le même niveau de popularité. Moins porté sur l'humour, il développe un format plus scolaire. Tout l'art de la mise en scène du savoir consiste à trouver cet équilibre entre maintien de l'attention et limpidité du discours ; vulgariser, oui, mais jusqu'où ? Il faut choisir le niveau de connaissance auquel on désire se situer, être à la hauteur, trouver le ton juste...

Aujourd'hui, les internautes sont imprégnés des codes de l'industrie de la communication et du divertissement. Le succès d'«e-penser» montre que savoir jouer avec eux est une arme efficace. Cependant, panacher les sources de connaissance, en alternant le plus fun et le plus sobre, est sans doute une stratégie efficace pour l'internaute qui désire se cultiver. La variété de l'offre est bienvenue. Bruce Benamran et David Louapre, surfant sur leurs succès, ont d'ailleurs chacun publié un livre, qui propose des versions écrites de leurs « leçons ».

**Lorenzo Weiss**, Bpi



#### À lire :

**Bruce Benamran**

*Prenez le temps d'e-penser. 1*

Marabout, 2015

5(076) BEN

**David Louapre**

*Mais qui a attrapé le bison de Higgs ?  
et autres questions que vous n'avez  
jamais osé poser à haute voix...*

Flammarion, 2016

5(076) LOU



## (RE)TROUVER SA VOIE DANS LA CITÉ

« J'ai bien fait de venir, j'hésitais, mais je savais que je ne serais pas déçue », lance une jeune femme de vingt-cinq ans. Où sommes-nous ? À la Cité des métiers, à Paris. « Un outil » qui associe les compétences et l'expertise de différents organismes et associations pour répondre aux besoins de tous les publics en matière d'emploi et d'orientation.



© Universcience

Créée en 1993, la Cité des métiers est née de l'association d'une douzaine de partenaires de l'orientation, de l'insertion et de l'évolution professionnelle, parmi lesquels Pôle emploi, le Centre national d'enseignement à distance (Cned), le Centre des Études Supérieures Industrielles (Cesi), etc. Depuis, les partenariats se sont multipliés et ouverts à de nombreuses associations et institutions.

### Informer

Rattachée à la bibliothèque de la Cité des sciences et de l'industrie, la Cité des métiers est d'abord un centre de ressources documentaires pour tous ceux qui sont concernés par des choix d'orientation, la recherche d'emploi, la reconversion, la formation, la création d'activité. Y viennent aussi bien les collégiens qui commencent à se poser des questions d'orientation que des retraités, à la recherche d'une activité offrant des revenus complémentaires. La salle de consultation propose un large choix de ressources. Quatre mille documents (ouvrages et revues) sont répartis en quatre thèmes : orientation, formation, emploi, création d'activité. Certains titres peuvent être empruntés. Des bornes multimédias permettent d'accéder à des cédéroms, des films, des sites internet. Celle intitulée « métiers sans diplômes » est l'une des plus consultées.

La Cité des métiers propose ainsi des informations fiables qui permettent de s'orienter dans la complexité des dispositifs de formation, ou de connaître les évolutions du marché du travail.

Si certaines ressources coûteuses ne font plus partie des collections, comme Xerfi, base d'études de marché sectorielles en France et à l'international, la Cité des métiers renvoie les demandes sur ses partenaires, notamment la Bpi.

Toute la documentation est en libre accès mais certaines ressources spécifiques comme Transférance, un logiciel d'analyse et de transfert des compétences, sont utilisées uniquement lors d'entretiens avec un conseiller.

### Conseiller

C'est sans doute là l'originalité de la Cité des métiers par rapport à l'offre traditionnelle des bibliothèques qui, depuis des années maintenant, mettent à la disposition des demandeurs d'emploi un accès à internet, des logiciels de bureautique, des documents sur les formations, les métiers, les concours.

À la Cité des métiers, chacun peut venir gratuitement, sans rendez-vous, et de façon anonyme, discuter avec un professionnel de l'un des cinq pôles : Choisir son orientation ; Trouver un emploi ; Changer sa vie professionnelle, évoluer, valider ses acquis ; Organiser son parcours professionnel et de formation et Créer son activité.

Séverine, conseillère au pôle Changer sa vie professionnelle, rencontre fréquemment des personnes « qui savent qu'elles veulent changer, mais qui n'ont pas encore d'idée précise ». Il faut alors explorer avec elles les possibilités, co-construire le projet,



car, explique-t-elle, « ce qui est difficile, c'est de rester seul dans sa réflexion ». Mais, si le besoin d'un accompagnement continu est nécessaire, des partenaires extérieurs prennent le relais. La Cité des métiers a un rôle d'aiguillage, d'orientation.

Les conseillers viennent de structures partenaires variées : Pôle emploi, OPACIF (Organisme Paritaire Agréé au titre du Congé Individuel de Formation), Afpa (Association nationale pour la Formation Professionnelle des Adultes), etc. Cette diversité est un atout et les permanences en binôme, où chacun mène son propre entretien, permettent de bénéficier de manière informelle des connaissances de son collègue. Les conseillers s'appuient également sur les ressources documentaires disponibles à proximité, remettant par exemple aussitôt des ouvrages à une femme venue chercher des informations sur la fonction publique. L'accueil à la Cité des métiers ne part pas de l'offre (en emploi, en formations) mais de la personne, de son questionnement. Il n'y a pas d'évaluation des performances des acteurs de la Cité des métiers. L'objectif n'est pas une prescription. C'est un lieu ressource pour que les usagers avancent dans leurs questionnements et leurs projets.

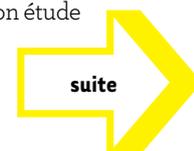
### En première ligne

De ces échanges avec le public, les conseillers retirent beaucoup d'informations. Ils sont souvent les premiers à voir émerger de nouveaux comportements ou à déceler de nouveaux

besoins. Véronique, conseillère au pôle Organiser son parcours professionnel et de formation, rencontre ainsi de plus en plus de jeunes, déjà diplômés bac+5, qui ne trouvant pas de travail, sont prêts à s'engager dans une nouvelle formation. Elle constate également des demandes de plus en plus fréquentes venant de personnes migrantes - tout en se sentant désarmée pour y répondre. Le pôle Changer sa vie professionnelle, valider ses acquis est très sollicité. La réorientation est une étape quasi obligatoire de la vie professionnelle qu'elle soit motivée par le désir d'évoluer, de se rapprocher de ses centres d'intérêts, ou après un *burn out*, par exemple. Les demandes d'aides pour déterminer la faisabilité d'une VAE (Validation des Acquis de l'Expérience) sont nombreuses. De façon générale, les conseillers des cinq pôles observent que le public s'interroge de plus en plus sur le sens qu'il peut donner à son travail. Pour tenter d'apporter une réponse, un atelier-parcours, en sept séances, a été créé en partenariat avec l'Inetop-CNAM (Institut national d'étude du travail et d'orientation professionnelle - Conservatoire national des arts et métiers). Encore expérimental, cet atelier-parcours qui demande une implication personnelle particulièrement importante s'inscrit dans une programmation riche et variée.

### Pratiquer/s'exercer

« Partir à l'étranger au pair ou demi-pair », « Se préparer à la validation des acquis de son expérience », « Développer son étude



# ligne d'horizon



© Universcience

Modèle original et collaboratif, la Cité des métiers a essaimé un peu partout en France et dans le monde. Il existe ainsi cinq cités des métiers en Île-de-France et quarante en France et à l'international. Reflet de leur implantation, «elles sont à la fois pareilles et différentes» souligne Sylvie, chargée de partenariat à la Cité des métiers de Paris.



Franquin © Dargaud - Lombard 2016

de marché», ou encore «L'orientation, mon ado et moi»... ne sont que quelques exemples de ces ateliers, là encore gratuits. Ils sont animés par des associations partenaires spécialisées et peuvent parfois avoir lieu en dehors de la Cité des métiers. À la Bpi, par exemple, La Tortue bleue, qui rassemble des professionnels de la communication, propose de « Comprendre les règles de l'entreprise pour mieux présenter sa candidature », Théâtre Instant Présent cherche à « Cultiver la confiance et l'estime de soi par le théâtre pour (re)trouver un emploi ».

Conseillère à la Cité des métiers au pôle Trouver un emploi, Élisabeth constate les bienfaits de ces ateliers. Elle rapporte le témoignage d'une personne qui l'ayant suivi « pour la première fois, s'est amusée à un entretien d'embauche, parce qu'elle était détendue et avait retrouvé la capacité d'écouter ». Ancienne conseillère de Pôle emploi, Élisabeth insiste également sur la différence entre ces ateliers et ceux proposés par son administration d'origine. Sans remettre en cause la qualité du contenu de ces derniers, elle observe qu'ils ne sont pas reçus de la même manière par les participants : « Les ateliers proposés par Pôle emploi sont subis ; ici, les participants les choisissent et deviennent acteurs ». Il existe aussi des clubs, lieux d'échanges et d'entraide entre personnes de même situation. L'importance de créer ces communautés a été ressentie au moment même où le développement d'Internet laissait penser qu'il était devenu superflu de se déplacer pour trouver des informations. Face à une grande

quantité de données, pas toujours pertinentes, et confrontées à des dispositifs de recherche d'emploi de plus en plus complexes, les personnes se retrouvaient souvent isolées, avec un réseau professionnel appauvri. Au contraire, les clubs permettent de tisser de nouvelles relations, de partager des compétences et des savoirs. Le plus récent « Avancer ensemble » a été créé à l'initiative d'utilisateurs de la Cité des métiers qui avaient déjà assisté à tous les ateliers.

**Marie-Hélène Gatto et Catherine Revest, Bpi**

## Aller à la Cité des métiers

### Niveau -1 de la Cité des sciences et de l'industrie

30, avenue Corentin Cariou 75019 Paris

Accès libre et gratuit, sans rendez-vous,

du mardi au vendredi de 10 h à 18 h

samedi de 12 h à 18 h

<http://www.cite-sciences.fr/fr/au-programme/lieux-ressources/cite-des-metiers/>

### À la Bpi, centre associé de la Cité des métiers de Paris

Participez à des ateliers organisés par la Cité des métiers

<http://www.bpi.fr/>

# votre accueil

## LES LECTEURS, LA BIBLIOTHÈQUE ET LE DOCUMENTARISTE

**Clément Abbey** est un jeune documentariste belge. Pendant ses études parisiennes, entre 2002 et 2008, il a fréquenté très régulièrement la Bpi. Il y revient aujourd'hui pour filmer la bibliothèque et ses lecteurs.

### Quel souvenir gardez-vous de vos visites à la Bpi ?

À l'époque déjà, la diversité sociale du lieu m'avait marqué. Je trouvais que c'était assez rare d'être confronté à l'altérité dans un lieu public et de partager un espace pour faire plus que simplement se déplacer, comme dans la rue ou le métro. J'appréciais cette diversité, les rencontres informelles à la cafétéria ou ailleurs. En classe prépa, je travaillais énormément, la Bpi était mon seul contact avec une vraie altérité sociale qui me sortait de mes études. Pourtant, tout le monde vous le dira, la bibliothèque est quand même un endroit où chacun est dans sa bulle. On y vient tromper sa solitude sans rencontrer l'autre. Malgré tout, il y a ce sentiment de partager quelque chose ensemble.

À Bruxelles où j'habite à présent, il n'y a pas de bibliothèque comme celle-ci, c'est pourquoi je suis revenu ici faire ce film, c'est aussi un lieu qui me manquait.

### Qu'avez-vous l'intention de filmer ?

Je m'intéresse à l'individu dans son rapport direct avec la bibliothèque, ce qu'il vient y faire et consulter. Je cherche à établir une complicité pour que les gens me fassent entrer dans leur bulle, dans leur concentration. Je n'ai fait jusqu'à présent que des entretiens de repérage, je cherche encore mon film à travers tout ça. Ce qui m'intéresse, c'est aussi de voir dans quelle mesure on vient se connaître soi-même et comment on essaie de connaître le monde à travers ce qu'on vient faire dans la bibliothèque. Il y a une espèce de paradoxe, on vient rencontrer le monde dans un endroit où on se coupe du monde, où le temps est suspendu, où tout est flottant, tout

est chuchotant. C'est l'atmosphère de cette concentration-là qui m'intéresse. Voir comment chacun avec son histoire, ses centres d'intérêt vient s'insérer dans cette ambiance globale.

### La Bpi a déjà fait l'objet d'un film en 1997 : *Les Habités* de Jean-Michel Cretin. L'avez-vous vu ?

Oui, et j'ai particulièrement aimé le chuchotement dans le film. Moi, j'adore filmer la parole, j'aime rentrer dans la confiance et le chuchotement vient renforcer ça. Jean-Michel Cretin a beaucoup filmé la bibliothèque avec une voix off tirée des entretiens qu'il a pu faire. Je ne pense pas utiliser autant que lui le son désynchronisé. Moi, j'aime bien qu'on voie les gens et que le son synchrone vienne renforcer leur présence. Une des forces du film de Jean-Michel Cretin, c'est de donner l'effet d'une communauté, même informelle, même invisible, c'est très riche.

Propos recueillis par **Marie-Hélène Gatto**, Bpi



© Jean-Michel Cretin

*Les Habités* de Jean-Michel Cretin

À voir

*Les Habités* de Jean-Michel Cretin

<http://pro.bpi.fr>

## Bibliothèque publique d'information

### Centre Pompidou

Téléphone

01 44 78 12 75

Horaires

12 h-22 h tous les jours sauf le mardi

11 h-22 h les samedis, dimanches et jours fériés

Métro

Châtelet, Les Halles, Hôtel de Ville, Rambuteau

Adresse postale

Bpi - 75197 Paris Cedex 04

Site internet

[www.bpi.fr](http://www.bpi.fr)

### Directrice de la publication

Christine Carrier

Directrice de la Bibliothèque publique d'information

### Rédactrice en chef

Marie-Hélène Gatto

### Comité d'orientation. Équipe de rédaction

Arlette Alliguié, Emmanuel Aziza, Angélique Bellec, Philippe Berger, Jérôme Bessière, Aymeric Bôle-Richard, Jean-Arthur Creff, Nathalie Daigne, Cécile Denier, Jérémie Desjardins, Annie Dourlent, Régis Dutremée, Christophe Evans, Marie-Hélène Gatto, Nelly Guillaume, Floriane Laurichesse, Florian Leroy, Nathalie Nosny, Emmanuèle Payen, Caroline Raynaud, Catherine Revest, Lorenzo Weiss

### Ont collaboré à ce numéro

Clément Abbey, Philippe Bertrand, Florence Burgat, Cecilia Bengolea et François Chaignaud, Clara Bouffartigue, Ali Chihani, Laurence Cornu, Soufiane Djellal, Joanna Grudzinska, Maurice Mazalto, Delphine Nicolas, Sabai Anouk Ramedhan-Levi, Maroussia Raveaud, Tanguy Viel

Remerciements à Isabelle Franquin et aux éditions Dupuis

### Conception graphique

Claire Mineur

### Maquette et accessibilité numérique

M et Moi studio

### Impression

Imprimerie Vincent

37 000 Tours

**SUR PAPIER ECOLOGIQUE ISSU DE FORETS GERÉES DURABLEMENT**



### Gratuit

Abonnez-vous à la version pdf feuilletable en ligne

[www.bpi.fr](http://www.bpi.fr)

### Couverture

*Tempête sous un crâne*, de Clara Bouffartigue (2012)

© Clara Bouffartigue

ISSN

2106-3664

